

CAHIERS 144
METANOIA

144

Revue
Trimestrielle

**CAHIERS
METANOIA**

Rédaction
Administration

**MARSANNE
26740**

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.53.24.92

Association Métañoïa
Loi de 1901

Tirage : 09-2011
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS	
<i>Logion 46</i>	6
RECHERCHES	
<i>Karl RENZ (réunion de mai 2010, suite)</i>	13
<i>A propos de SPINOZA</i>	22
<i>LE TOURBILLON DE LA VIE (suite)</i>	25
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>APHORISMES</i>	35
BIBLIOGRAPHIE	38
POESIES	40

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (10g 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 35 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2010 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où les expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €, en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci

EDITORIAL

LE PSYCHIQUE ET LE PNEUMATIQUE

Le psychique accepte la spontanéité seulement chez le petit enfant et tout juste le temps qu'il faut.

Il s'arrange et arrange tout pour que le petit devienne le plus tôt possible une grande personne, bien définie, bien inscrite dans la société, respectueuse des valeurs établies à commencer par les valeurs religieuses, les rites, le dogme et la morale.

Le pneumatique est souverainement libre par rapport aux valeurs établies. Sa quête la conduit, au-delà des dualismes, à son moi central, à son essence. Et, dans ce « dieu » de la vie, il mesure l'inconsistance fondamentale de la vie psychologique, en d'autres termes, il éprouve l'irréalité de la psyché.

Jésus, avec d'autres grands maîtres, m'enseigne que seule la recherche intérieure me permet de découvrir qui je suis. Il répond à ce besoin impérieux de me trouver moi-même, à cet appel indéterminable qui vient de l'intérieur. En apprenant ainsi à m'interroger sans cesse, avec détermination, je suis amené à découvrir de plus en plus que je me trouve en porte à faux avec les valeurs établies ; je constate que tout ce qu'on m'a appris était contradictoire, en opposition avec la vie, douloureusement faux. Je ne sais plus rien. Toutes mes constructions se sont effondrées. Je suis revenu au point de départ, avec toutefois une ouverture nouvelle : j'ai pris conscience de ce qui jusqu'ici m'avait aliéné. Ma disponibilité est totale si ce n'est que je ne veux pas reprendre le chemin de l'égarement.

Et voici que, dans ce dénuement complet, certaines paroles de Jésus retentissent au fond de mon être comme l'expression de la vie même dans la fraîcheur du premier matin : Celui qui parmi vous sera petit surpassera Jean (log. 46 7-9). Pourtant Jean était, de tous les personnages de l'Ancien Testament, le plus grand. Autrement dit, de tous les psychiques, il était le plus « vertueux ». Jésus ne fait pas une remarque en passant ; il revient sur cette ultime nudité sans laquelle aucun éveil n'est possible : L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas à interroger un tout petit enfant de sept jours... et il vivra (log. 4). L'homme de savoir, d'avoir, de pouvoir est invité à chercher auprès du tout petit la réponse à la question « Qui suis-je ? »

Ces petits qui têtent sont semblables à ceux qui vont dans le Royaume (log. 22. 3-4). Une fois encore, je suis ramené au point de départ, mais cette fois-ci, je connais le chemin à ne plus emprunter. Alors une autre parole qui semble être née avec moi sonne clair dans le vide : Celui qui veut sauver sa vie la perdra (Mt 16.25 ; Mc 8.35 ; Lc 17.33).

Dans ce nouvel état de totale dépossession, je réalise qui je suis, ou mieux, je réalise que je suis. Cela se renouvelle chaque fois que je suis sans passé et sans avenir. Et c'est tellement gratifiant que, si le passé ou l'avenir me sollicite à nouveau, je le ressens comme une aliénation et n'ai qu'un désir, qu'une hâte, c'est de retrouver le je suis, dans un maintenant qui ne s'inscrit pas dans le temps.

Je ne veux plus être étranger à moi-même et désormais je m'applique à observer tout ce qui tend à voiler cette vision, c'est-à-dire les images qui m'ont égaré. Images multiples qui cachent la lumière, certaines fugaces, d'autres tenaces comme les griffes du chat qui a peur. Qui dira les ravages qu'elles font lorsqu'elles viennent troubler la conscience limpide du petit enfant et pénétrer dans son inconscient pour y établir un règne de cauchemars ?

Les disciples ont peur de ce qui va arriver : un bouleversement cosmique sans précédent – Nous avons peur de ce qui va arriver ; une apocalypse atomique sans précédent – Dans ce cas-là, un Messie – Sauveur n'est-il pas le recours qui peut nous sécuriser ? (log. 37) Le Messie – Sauveur est l'envoyé de Dieu le Père. Il doit venir car les malheurs que le Père n'a pas pu, ou voulu empêcher, c'est son Fils, le Messie qui doit les assumer et les vaincre. Voilà le souhait, l'espoir du psychique, mais, en même temps, son angoisse à la pensée que ça pourrait ne pas « marcher ». Alors on attend, on prie, on jeûne pour se rendre le Dieu – Père favorable, pour n'être pas sous le coup des interdits de la Loi, car Yahvé est un Dieu implacable.

Tel est le monde que fabrique le psychique. Or ce monde n'est pas digne du pneumatique ; Jésus – qui n'est pas le Messie attendu – précise bien que celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui (log. 111).

En m'enjoignant de retrouver ce qui était avant le processus mental, ce cauchemar concentrationnaire, Jésus veut m'indiquer les moyens de me libérer. Ne dit-il pas : Et vous n'aurez plus peur ? Oui, mais cela signifie l'abandon de toute autorité extérieure, autorité qui a nom Père, Fils, avec tout ce que cela implique. Or cet abandon est vécu par le psychique comme l'outrage par excellence ; faire l'économie en toute quiétude de ce qui est l'objet d'investissements énormes, c'est, à ses yeux, se rendre coupable du blasphème absolu et sans rémission.

Le sourire tranquille du pneumatique est l'expression même de la plénitude de l'esprit. Le pneumatique, en faisant le deux Un, a réalisé que l'Esprit est sa réalité même. Tout blasphème contre l'Esprit ne pourrait venir que du psychique ; mais qui pourrait tenir rigueur à celui-ci de pécher par ignorance ?

Emile Gillibert



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 46

Jésus a dit :

Depuis Adam jusqu'à Jean le Baptiste,

parmi ceux qui sont enfantés des femmes,

aucun ne surpasse Jean le Baptiste,

si bien que ses yeux ne seront pas détruits ;

mais j'ai dit :

Celui qui parmi vous sera petit

Connaîtra le Royaume

Et surpassera Jean.

LOGION 46

Les versets 7 à 9 du logion 46 font partie des « extraits » de l'Ev. selon Thomas que j'ai transformés en mantra tellement j'ai pu me les dire et redire depuis une trentaine d'années que nous nous connaissons, et ils sont devenus opérationnels, immédiatement à même par leur évocation intérieure de ralentir le souffle, ralentir le disque du mental, effacer les images, instaurer l'état contemplatif, faire s'éloigner la montagne.

Pour ceux qui ne sont pas des « enfantés des femmes », c'est-à-dire qui sont morts de leur vivant aux fondements identitaires humains, il suffit d'être petits pour connaître le Royaume, nous dit Jésus ! C'est dire si ceux-là sont dotés des dispositions requises. C'est parce qu'ils sont nés de l'Esprit que c'est suffisant pour eux. C'est parce que le plus dur est fait, que les racines du cep de vigne planté hors du Père sont extirpées que c'est possible, à condition de ne pas se laisser emporter par le flot des fabrications mentales.

La porte de sortie n'est ni dans l'espace ni dans le temps, elle est ici mais sans distance mesurable, et elle est maintenant sans délai même infime. Elle est donc petite au sens où elle est sans dimension. Il ne s'agit pas de s'abaisser ou de s'effacer comparativement à d'autres mais de saisir qu'il n'y a pas d'autres, de s'affranchir du dimensionnel, du quantitatif et du temporel. Si logiquement j'apparais effacé aux yeux du monde, ce n'est pas par un choix comportemental adopté pour naviguer au mieux dans la société, c'est parce que je cherche et trouve la porte de sortie qui est si petite, ici et maintenant, et par laquelle je découvre que je suis Un, et c'est ce qui fait la différence : je ne réclame plus la reconnaissance à l'extérieur, à qui que ce soit, je me l'accorde moi-même totalement et sans réserve. Le grand personnage du logion 98, celui qui veut être quelqu'un de supérieur, a ses fondements dans les critères qui caractérisent les « enfants des femmes ». Il est dimensionné, il se mesure en se comparant, il grandit et veut toujours grandir plus, il est en manque perpétuel de reconnaissance, il ne peut être en paix. Pour connaître le Royaume, l'homme doit le tuer, afin d'être petit et de se découvrir sans dimension ni forme ni devenir, mais non-né et éternel.

Christian, 17/07/2011



Au commencement Dieu crée le monde dont l'homme est l'achèvement, le chef d'œuvre. Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, Adam est le premier homme et la réflexion de la puissance divine. Issu de la plus grande richesse, il est à l'origine mâle et femelle à la fois. De sa scission en deux naît la dualité des sexes. Ayant connu Eve, il est le premier à engendrer par la femme. Archétype de l'Homme cosmique, Adam est le père de toute l'humanité dont il est le premier prophète.

La Bible se réclame de cet ancêtre vénérable. Bien d'autres prophètes se succèdent de siècle en siècle, d'Abraham à Moïse, d'Elie à Jean Baptiste. Après avoir rejeté le culte de la Déesse Mère, les prophètes imposent au peuple juif la loi d'un Dieu

mâle unique qui se serait révélé au seul Israël. Ils vivent dans le rêve et le projettent sur tout un peuple qui se croit volontiers élu. Bel exemple d'hallucination collective ! Mais en ce monde tissé par l'illusion, le mythe l'emporte sur le réel. A l'époque de Jésus, les juifs attendent la venue d'un Messie chargé de chasser les romains et d'instaurer le royaume de Dieu sur terre. Ils croient à l'accomplissement des temps et vivent dans le délire d'une histoire dont ils seraient les seuls bénéficiaires. Le dernier prophète, Jean Baptiste, semble annoncer cette fin des temps: "*Repentez-vous car le royaume des Cieux est proche*" (Mt III, 2) .

Pour les disciples de Jésus, il n'est plus grand personnage qu'un prophète. Ils attendent de lui qu'il soit l'intermédiaire obligé pour connaître la parole de Dieu. Ils cherchent des béquilles et ont besoin d'une loi révélée pour adapter leur conduite dans les plus petits détails de la vie quotidienne : "*Veux-tu que nous jeûnions ? comment prierons-nous ? ...*" (log. 6). Parce qu'ils manquent de confiance en eux-mêmes, ils sollicitent une autorité extérieure entre les mains de laquelle ils pourraient s'en remettre. Séduits par l'aura du Maître, ils voient en lui un ange juste, un philosophe sage, un Messie. Jésus ruine tous leurs espoirs et récuse les prophètes :

"Laissez les morts enterrer les morts"

(Mt VIII, 22; Lc IX, 60)

"Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel!"

(Jn VI, 32)

Bien des hommes sont dès leur vivant des cadavres ambulants. Même Adam n'est pas digne de vous, assure Jésus. Adam a vécu longtemps, mais cette longévité exceptionnelle n'offre pas le gage de l'immortalité. Adam a finalement goûté de la mort. Pourquoi s'inquiéter des morts alors que la Vie est là, ici et maintenant ? Alors qu'il suffit de trouver l'interprétation des paroles du Maître ? Les prophètes sont des psychiques, prisonniers du temps et de l'espace. Ils sont l'expression d'une tradition spatio-temporelle, la projection aberrante d'un délire collectif. La nature du mental est de tout ramener au mental. Jésus ne se projette ni dans le temps ni dans l'espace. Toute projection est mentale alors que Jésus est sans mental. L'Eveillé transcende le mental : "*Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi*" (log. 77). L'Eveillé est deux fois né. Mort à ce monde, il est ressuscité en l'Esprit :

Adam est issu d'une grande richesse...

(log. 85)

Vingt quatre prophètes ont parlé en Israël...

(log. 52)

Les disciples de Jésus ne veulent, ou ne peuvent, rien entendre: "*Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous ...*". Prisonniers de leurs conditionnements, ils en reviennent toujours à la Bible et aux prophéties : "*... et vous avez parlé des morts*". C'est pourquoi ils créent un Christ à leur image. Désarçonnés un instant : "*Ces paroles sont trop fortes !...*", ils ont vite fait de revenir à leurs catégories mentales. Mais pour Jésus, il faut rendre à chacun ce qui lui revient. Les prophètes sont un instrument de pouvoir alors que le gnostique n'a aucun pouvoir. L'Eveillé récuse toutes les richesses, toutes les

puissances de ce monde. Le semblable connaît le semblable et Jésus récuse le trône d'Israël ainsi que l'héritage des prophètes. Jésus ne donne aucune loi extérieure. Il n'est pas venu pour partager les biens de ce monde : "*Qui a fait de moi un partageur ?*" (log. 72). Lui-même ne possède rien et n'a nul lieu où reposer sa tête:

Rendez à César et qui est à César

(log. 100)

*... le Fils de l'homme n'a pas d'endroit
où incliner sa tête et se reposer.*

(log. 86)

Pourquoi vous inquiéter des prophètes et des prophéties ? Vous-mêmes êtes la source de tous les anges et de tous les prophètes. Si vous savez contempler le spectacle du monde, vous êtes plus grand que le plus grand des prophètes : "*... observez les lis des champs comme ils croissent : ils ne se fatiguent ni ne filent ; et je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux ...*" (Mt VI, 25-29). Les anges et les prophètes appartiennent au royaume du manifesté alors que je me tiens dans le non-manifesté. Donnez aux anges ce qui revient aux anges et aux prophètes ce qui revient aux prophètes. Tout vient de moi et tout retourne à moi. Pourquoi me parler d'autre que Moi ?

Les anges viendront vers vous avec les prophètes...

(log. 88)

Jean est le plus grand de tous les prophètes. Il surpasse Moïse, David ou Salomon. C'est pourtant sa grandeur qui fait sa faiblesse. Y a-t-il plus grand contraste qu'entre Jésus et Jean Baptiste ? "*Jean est venu, il ne boit ni ne mange et ils disent qu'il a un démon. Le Fils de l'Homme est venu, il boit et il mange et ils disent qu'il est un homme glouton et un ivrogne...*" (Mt XI 18-19; Lc VII, 33-34). Enfanté de la femme, Jean n'a pas reçu la Vie de la Mère. Pourtant il n'est pas totalement pris dans les rets de l'occultation et il perçoit confusément un avant - goût de la lumière. Ses yeux ne seront pas détruits. Jean est un juste et en tant que juste il peut accéder à une forme de paradis, mais le paradis n'est pas le royaume. Le paradis est le salut de l'ego, et en tant que tel il est encore un piège. Le paradis est la dernière tentation. Comme le disent si bien les soufis: "*Le paradis est la prison du gnostique comme le monde est la prison du croyant*" (Yahya Ibn Mouadz Al Razi).

Jean reste dans la dualité car il n'a pas fait le deux Un. Malgré son ascèse, il ne s'est pas vaincu soi-même. Il attend un monde meilleur mais : "*Mon Royaume n'est pas de ce monde*". Seul celui qui se trouve lui-même trouve la Vie, le Trésor qui ne périt pas. Lui seul est déjà ressuscité, deux - fois né, délivré - vivant : *... les vivants ne mourront pas* (log. 11). L'éveillé est non-né. Il ne s'identifie pas avec ce qui est né. Il ne se prend ni pour son corps, ni pour son mental : il s'en sert, voilà tout. Il sait que le monde est impermanent. Rien ne peut l'ébranler pas même l'apocalypse. Tout pour lui n'est-il pas vision de l'esprit, hallucination pure et simple ? Les interrogations des psychiques ne sont pas les siennes :

*"Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,*

*et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus a dit:
celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui."*

(log. 111)

Pourquoi vous inquiéter de votre fin si vous ne connaissez pas votre commencement. Vous anticipez votre mort, alors que vous ignorez tout de votre naissance. Comment accéder à la fin si vous occultez votre propre origine ? Seul celui qui se fera petit deviendra grand. Seul celui qui saura être humble pourra se faire roi. Dépouillez-vous des vêtements de la honte. N'ayez pas peur de votre nudité. Soyez comme les petits enfants et vous serez un. Soyez pauvres en esprit et vous serez riches de l'Esprit. Seul celui qui se fait petit peut franchir le seuil de la porte étroite qui le ramène à l'Un :

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort.*

(log. 18)

En dévoilant son commencement, l'homme connaît sa fin. Il est pauvre en esprit comme le petit enfant. En acceptant humblement de se faire dernier, il devient premier. Ayant fait le deux un, il se dresse en l'Un. L'ego ne cesse de tout vouloir ramener à lui-même mais en vérité seul règne le Soi. Pour trouver votre trésor, soyez pauvre. Pour réaliser votre grandeur, soyez petit. Pour revêtir votre vêtement de lumière, ôtez votre vêtement de matière. Consultez le petit enfant qui sommeille en vous :

*L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
A interroger un tout petit enfant de sept jours
Au sujet du lieu de la Vie,
Et il vivra,
Parce que beaucoup de premiers se feront derniers,
Et ils seront Un.*

(log. 4)

Celui-là connaîtra le Royaume et s'étant fait petit sera plus grand que Jean. Il sera l'égal de Jésus, il sera Jésus lui - même.

Yves



Le présent logion est le seul où il est question de « Jean le Baptiste ». Jésus en parle comme de quelqu'un d'exceptionnel, d'unique, « aucun ne surpasse Jean. » On peut penser qu'ils se sont rencontrés ce qui est d'ailleurs relaté dans les canoniques à l'occasion du baptême de Jésus, mais là comme souvent, la certitude historique n'existe pas.

En tout cas, Jésus semble impressionné par Jean qui s'affiche comme « baptiste ». Mais, parlent-ils la même langue, et que pense Jean des libertés que Jésus prend avec la synagogue et ses lois ? Si Jean a baptisé Jésus, de quel baptême s'agissait-il ? Il est difficile de répondre à ces questions lorsque l'on veut comprendre leurs relations.

En tout cas, dans Thomas quel contemporain de Jésus a été loué par lui comme Jean l'a été ? Et cependant, Jésus déclare : « Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume et surpassera Jean. »

La notion de « Petit » est très présente dans Thomas, elle apparaît dès le logion 4 où l'on conseille à l'homme vieux qui se sent peut-être plein d'expérience, d'interroger « un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie. » Rien que cela !

Au logion 20, Jésus surprend ses interlocuteurs en comparant le royaume des cieux « à la plus petite de toutes les semences. »

Au logion suivant, ce sont les disciples qui « ressemblent à des petits enfants installés dans un champ qui n'est pas à eux. » Ici, l'idée de « petit » prend un caractère ironique, l'inexpérience des disciples révélant leur naïveté certaine (cadeau de l'enfance).

Et puis, « Jésus vit des petits qui étaient ». Cette simple phrase au début du logion 22 décrit une scène des plus communes et des plus intimes de la vie au début de son développement.

La « petitesse » est là totalement vulnérable, mais aussi totalement en puissance comme les prémisses de toute vie.

Le florilège se conclut par le logion 37 quand Jésus répond aux disciples qui lui demandent : « Quel jour te verrons-nous ? », autrement dit : « Quel jour nous diras-tu enfin qui tu es, d'où tu viens et où tu vas ? » La réponse est cinglante, mais lumineuse, elle résume le message et c'est encore par « les tous petits enfants » qu'elle le fait.

Le logion 46 procède de la même pédagogie que le 37, « celui qui parmi vous sera petit ... surpassera Jean. », bien que le 37 aille jusqu'à affirmer : « Et vous n'aurez plus peur ! ».

Quelques siècles avant que ces paroles soient prononcées, Lao-Tseu disait : « Il n'est rien au monde de plus inconsistant et de plus faible que l'eau, cependant elle corrode ce qui est dur et fort, rien ne peut lui résister ni la remplacer. La faiblesse a raison de la force, la souplesse de la dureté ».



André

Les paroles de Jésus sont autant de clefs de la gnose : elles n'ont pas fini de clarifier ma vision.

Jésus – et les gnostiques à sa suite – distingue l'enfant de la femme qui est mortel, de l'enfant de la Mère et du Père appelé habituellement Fils de l'homme. Le psychique reste enfant de la femme ; le gnostique devient Fils de l'homme.

Ici Jésus fait intervenir, pour m'aider à retrouver en moi le gnostique d'avant la naissance, le personnage le plus vertueux et le plus exemplaire de la race adamique : Jean le Baptiste. Il me dit que si je rejoins l'état d'enfance, celui qui a précédé les conditionnements, je connaîtrai le Royaume et surpasserai Jean. Les gnostiques enseignaient que le Dieu des prophètes et les prophètes eux-mêmes appartenaient à l'ordre psychique. On lit par exemple chez Héracléon (Fragm. 5 et 13) que Jean le Baptiste, en tant que prophète, est un psychique. Celui qui meurt ne peut connaître celui qui ne meurt pas, or les prophètes sont morts (log. 52). Adam est mort (log. 83) ; *Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts* (Jn. 6. 49). En revanche celui qui ne meurt pas est le roi de la vie et de la mort : *Avant qu'Abraham fut, je Suis* (Jn. 8. 57). Jésus s'estime qualifié pour dénoncer le jeu des psychiques : *Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai* (Jn 6. 32). Accusé d'être pécheur par les juifs, il rétorque : *C'est pour un jugement que je suis venu au monde ; pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles* (Jn. 9.39). En précisant que *ses yeux ne seront pas détruits*, Jésus semble laisser entendre que Jean a tout de même un commencement de vision gnostique. Le monde que fabrique le psychique est celui de l'aveuglement. Or, ce monde n'est pas digne du pneumatique. Jésus affirme par ailleurs que celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui (log. 111).

En m'enjoignant de retrouver en moi le petit enfant qui n'est pas encore engagé dans le processus mental, Jésus veut m'indiquer le moyen de me libérer.



Emile

Au logion 22 , « *Jésus vit des petits qui tétaient. Il dit à ses disciples : « Ces petits qui tètent sont comparables à ceux qui vont dans le Royaume ».* Ils lui dirent : « *Alors, en étant petits, irons-nous dans le Royaume ?* » ». Jésus alors leur expose qu'ils iront dans le Royaume en dissolvant la dualité qui est en eux : « *Quand vous ferez le deux Un ... alors vous irez dans le Royaume* ».

Néanmoins, au logion 46, Jésus répond à la question que les disciples lui ont posée au logion 22 : « *Celui qui parmi vous sera petit, connaîtra le Royaume et surpassera Jean* ».

Celui qui est dans la dualité, doit faire l'Un pour aller dans le Royaume mais celui qui est petit, n'étant pas dans la dualité, connaîtra le Royaume.

Pourquoi celui qui est petit, ne peut être dans la dualité ? Parce que sa faiblesse fait de lui l'objet de toutes les railleries, de toutes les brimades, et qu'il ne peut mépriser personne puisqu'il est le plus méprisé de tous. Cette situation fait de lui un être unique. Il est donc

déjà dans l'Un.

Ce logion me fait inévitablement penser au face à face entre l'Innocent et Boris Godounov.

L'Innocent est un pauvre hère dont les enfants se moquent et auquel ils volent son unique bien, un kopek. Arrive sur la place le tsar Boris. L'Innocent l'interpelle et lui rappelle qu'il doit son trône au meurtre d'un enfant. Boris répond alors à l'Innocent « Prie pour moi, bienheureux ».

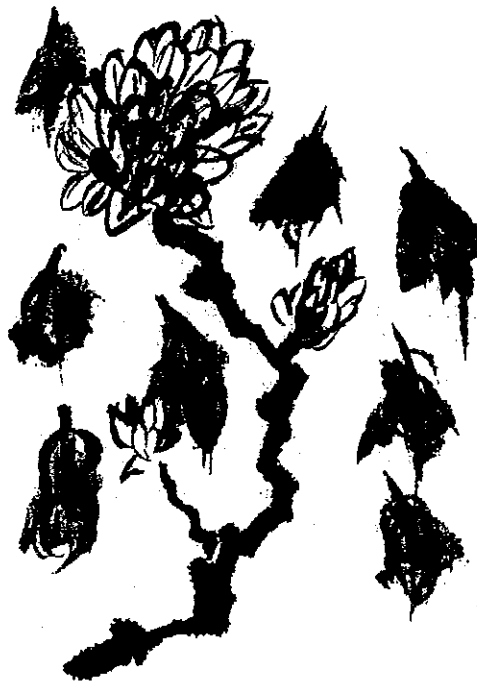
Boris était dans la dualité ; il n'avait pas « *fait le haut comme le bas* » puisqu' il n'avait pas hésité à sacrifier un enfant pour parvenir au sommet du pouvoir ; mais il ne « fera pas l'Un » car il mourra, avant, dans la folie. L'Innocent, au contraire, est méprisé et dépouillé de son dernier bien, aussi c'est à lui que Boris demande de prier pour son âme.

Certes Jean le Baptiste n'est pas Boris Godounov, c'est un homme de bien et, qui plus est, un martyr. Jean est une icône pour les juifs ; par sa mort, il a atteint le sommet de la gloire.

Mais le sommet de la gloire pour Jean, tout comme le sommet du pouvoir pour Boris, est un handicap pour connaître le Royaume.

Car le Royaume est ouvert en premier lieu aux petits et aux innocents.

Michel



RECHERCHES

Karl à Marsanne 21 mai 2010 2ème heure (Transcription finale)

Claude : *Abd del Kader* : « Eperdu, je vais en tous sens, je ne néglige ni marcheur ni cavalier. Je leur dit : « Où est-il celui-là qui me montra à moi-même que je suis à lui pour toujours ? »

Anasuya : *Poésie d'Abd del Kader*.

Karl : Oui. Autre chose ?

Michel, *lisant le logion 7* : « Jésus a dit :
« Heureux est le lion que l'homme mangera,
« et le lion sera homme ;
« et souillé est l'homme que le lion mangera,
« et le lion sera homme. »

Alain : *Est-ce un koan ?*

Karl : Qui mange qui ? Qui est pur, qui ne l'est pas ? Oui, cela amènera peut-être à une distorsion du mental entraînant pour un instant l'arrêt de la succession des idées. Il y a alors un espace, mais malgré tout, tu es, en dépit des idées. Oui, c'est un *koan*, une énigme qui ne peut pas être résolue.

Louis-Marie : *Les commentaires autour de ce logion évoquent le lion psychique, c'est-à-dire que le lion est un mental « égotisé », mais dans un sens neutre : l'homme est un animal psychique.*

Karl : C'est un fauve.

Louis-Marie : *Quand le lion mange l'homme, l'homme est pris dans un circuit infernal, mais lorsque l'homme mange le lion, le psychisme est au service de l'Absolu. L'homme devient l'instrument du divin.*

Karl : Aucune idée... Il est toujours un instrument du divin.

Louis-Marie : *Avec Emile, nous intégrons le concept d'éveil, ce mystère, cette aventure méritoire, comme on dit, le Tao, (pour ne rien dire...). Mais pour l'éveil, pour l'initié, il y a un avant et il y a un après, il y a un homme sans, il y a un homme en recherche et il y a un homme accompagné, comme sous influence, comme agi. Mais c'est le fruit d'un travail, d'une longue épreuve, c'est une longue mort. Dans l'évangile de Barnabé dont Yves nous parlait comme d'une blague, on trouve vraiment des choses étonnantes. En particulier, évoquant la mort de Lazare, (il se pourrait bien que Lazare soit un initié, un disciple, un ami de Jésus), ce Jésus-là dit : « C'est comme la fin d'une longue mort ». Je pense que les Tibétains parleraient de combien il faut user les semelles de l'égo.*

Karl : Dieu s'éveille après avoir été hypnotisé par lui-même. C'est une vieille histoire : Il devient hypnotisé, puis il s'éveille de son hypnose, et puis il est de nouveau hypnotisé. C'est une histoire sans fin. Ramana appelle ça l'araignée qui tisse sa toile et essaye de s'attraper elle-même, puis s'éveille de l'idée qu'elle puisse s'attraper et reprend toute la toile, mais dès

qu'elle a tout repris elle se réveille de nouveau en tant qu'araignée et recommence à tisser sa toile et à essayer de s'attraper.

Q. *Un jour, elle s'arrête.*

Karl : Non, ça ne s'arrête jamais.

Yves : *De toute façon, ça ne sert à rien de vouloir s'éveiller puisque, dès qu'on s'éveille, c'est pour être de nouveau hypnotisé.*

Karl : Etre éveillé, c'est encore être hypnotisé. C'est toute la question de la conscience identifiée ou non identifiée. Mais même la conscience non identifiée fait partie du rêve. L'éveil ne se produit que dans le rêve et tout ce qui est dans le rêve dort toujours.

Louis-Marie : *Absolument. Je préfère peut-être le terme d'initié à celui d'éveillé.*

Karl : Oui, mais appelons cela s'éveiller de l'idée d'éveil. L'éveil ne se produira pas. En fait, l'éveil, c'est que tu es ce que tu es, ce qui est ni éveillé ni non-éveillé, et c'est toujours en dépit de. Ce n'est pas quelque chose de nouveau, c'est ininterrompu. Ce n'est pas quelque chose qui se dissipe, et ensuite tu es ce que tu es. Ce n'est jamais ni vieux ni neuf.

Nicole : *C'est ça la véritable joie, si l'on peut l'exprimer, parce qu'on a compris qu'on est toujours ce que l'on est, quoi qu'il arrive, c'est une joie et on ne cherche plus.*

Karl : Non, tu es en dépit du fait que tu cherches ou pas. Il y a la joie de ne pas avoir besoin de prendre plaisir avec toi-même, la joie de ne pas connaître la joie.

Nicole : *Si on connaît la joie, c'est trop tard !*

Karl : Dès que tu connais la joie, tu crées la souffrance, les deux viennent ensemble. Le bonheur et le malheur viennent ensemble. Ce que tu es n'a jamais besoin d'être heureux. C'est une des choses essentielles : ce qui a besoin d'être heureux sera toujours malheureux. Ce que tu es n'a jamais besoin de rien : ce que tu es n'a jamais besoin de s'éveiller.

Nicole : *C'est quand tu comprends ça qu'il y a la joie. C'est quand on réalise ça...*

Karl : Non, non, non, pas **quand** tu comprends ça. La joie a toujours été là. Ce n'est pas quelque chose qui dépend d'une compréhension. C'est en dépit de toute compréhension, jamais à cause de...

Nicole : *Parce qu'on n'a pas su que la joie était toujours présente.*

Karl : Non, non, non... Tu ne peux pas rendre cela personnel. (Rires), Karl imite Nicole : « *Puis-je faire cela un petit peu, rien qu'un petit peu ? Puis-je rester un tout petit peu personnel ? Puis-je rester en tant qu'un tout petit éveillé ?* » NON !

Michel : *Quand deux personnes se haïssent toute leur vie, est-ce la joie ?*

Karl : Oui ! (Rires). La haine et l'amour viennent ensemble. Les deux sont amour. Tu ne hais que quand tu aimes.

Claude : *Qu'en est-il de l'amour entre Hitler et Staline ?* (Rires)

Karl : Oui, c'est comme le mariage.

Yves : *C'est comme St. Paul qui haïssait tellement Jésus qu'il en est tombé amoureux.*

Karl : Oui, tu ne peux haïr que ce que tu aimes.

Yves : *Et on ne peut aimer que ce qu'on hait ?*

Karl : Absolument. Tu hais le fait que tu t'aimes et tu aimes le fait que tu te haïsses.

Michel : *Ça je comprends... Je comprends qu'on aime, mais je ne comprends pas l'opposé.*

Karl : Ça, c'est la vie de tous les jours. Tu détestes te lever et tu adores te coucher. Mais pour adorer te coucher tu dois détester te lever.

Claude : *Mais non, c'est beaucoup plus simple !*

Karl : Certains aiment se lever, mais ils détestent se coucher. Peu importe, c'est l'un ou l'autre.

Jean : *Lorsque le mental s'arrête il y a quelque chose comme une paix.*

Karl : C'est une expérience de paix.

Jean : *Il y a une expérience et il n'y a personne pour l'expérimenter.*

Karl : Il y a encore une expérience, l'expérience de personne faisant une expérience, ou l'expérience de l'absence de quelqu'un. L'expérience de quelqu'un faisant l'expérience, cela s'appelle le mental, lequel est l'expérimentateur différent de ce qu'il expérimente. Puis il y a l'absence de l'expérimentateur et de l'expérience. Ça, c'est l'unité et l'autre cas est la dualité. Donc le non-mental est l'unité et le mental est la dualité. Ce sont deux manières dont l'existence fait l'expérience d'elle-même.

Jean : *Si le mental s'arrête une fraction de seconde, en suis-je libre ?*

Karl : Oui, tu es alors libre de la séparation entre l'expérimentateur et ce qui est expérimenté. Alors il n'y a que l'expérience. Tu es Un, il y a la présence de l'unité, c'est comme faire l'expérience de l'océan sans vague. C'est comme l'esprit, le non-mental. C'est l'expérience verticale, impersonnelle, que tu nommes « maintenant ». Pas d'avant ni d'après. C'est un avantage.

Jean : *Mais ça fout le camp tout le temps.*

Karl : Oui, mais il semble qu'il n'y a pas de souffrance. Dans l'horizontal, il y a l'histoire de l'avant et de l'après, le mental qui compare, qui se présente comme une paire : haïr et aimer. On appelle cela la souffrance, la passion. Dans le vertical il n'y a pas de souffrance. Alors il y a quelqu'un qui se sent mieux dans le non-mental que dans le mental. C'est le fantôme qui est mieux dans le non-mental et qui se sent vraiment impur dans le mental. Donc il y a le mental impur et l'esprit pur.

Jean : *Il y a une espèce de rupture, d'interruption.*

Karl : Non, il n'y a plus de moi parce qu'il n'y a ni avant ni après. Donc il n'y a pas d'histoire, pas de temps. Cela ressemble au paradis : l'absence de celui qui souffre, l'absence de souffrance, de terreur psychologique. Ce n'est pas si mal. Mais comme tu l'as dit, tu retourneras toujours à l'histoire. Histoire / pas histoire, et tous les jours tu fais cela des milliers de fois. Parfois tu es personnel, puis la perception passe à l'impersonnel et même quelquefois à la conscience pure, alors tout a disparu. La plupart du temps il n'y a pas de temps, mais parfois il y a le temps. Cela change continuellement et tu ne peux pas volontairement rester ici ou là.

Jean : *Ça devrait...*

Karl : Dès que tu veux rester dans le maintenant vertical, tu es en dehors. C'est la règle : Il n'y a personne, mais dès qu'il y a quelqu'un, il est en dehors et de nouveau il y a une histoire. Peut-être, parfois en méditant, par exemple assis en zazen à regarder le mur, ça survient. Le changement se produit. Tu t'éveilles du personnel dans l'impersonnel. Il se peut même que tu aies vraiment de la chance, que tu ailles vers ce qu'est l'écran, l'écran dans lequel les formes et les non-formes sont vides. Ce qui signifie que ni l'unité ni la dualité ne sont Cela. Alors tu es déjà un *jnani* qui voit que la forme et la non-forme sont toutes deux vides. Ni l'horizontal ni le vertical ne peuvent transmettre la paix que tu recherches sans cesse. Il n'y a de paix ni dans le temps ni dans le non-temps. Tu es déjà la conscience pure et pourtant, même de là, tu peux retourner. Pas d'endroit où atterrir. Si Cela était un havre, il y aurait encore un « je » qui devrait atterrir ! Quel que soit le lieu où tu atterriras, tu devras en repartir, naturellement.

Louis-Marie : *Pas de lieu où atterrir, mais un commencement à saisir, à chaque instant.*

Karl : Quand l'histoire est présente, cela signifie qu'il y avait un temps avant où tu ne saisissais pas, puis il y a le temps où tu saisis. Ce n'est qu'une histoire et seul un fantôme a une histoire. Et quand le fantôme comprend et s'éveille, c'est alors un fantôme éveillé.

Louis-Marie : *Je crois que, dans la langue de l'Évangile, le fantôme est le lion. C'est réellement un fantôme...*

Claude : *Jésus le dit très clairement deux fois : lorsqu'il dit que l'homme n'a pas de lieu pour reposer sa tête et lorsqu'il dit qu'on ne trouvera pas de lieu où on vous a fait souffrir. C'est exactement cette idée-là.*

Karl : C'est ce que j'ai dit, il n'y a aucun repos nulle part. Ta nature est l'absence de repos. Tu es le vagabond infini qui traverse sans fin toutes les possibilités, toujours différentes, mais cela ne te rend pas différent, c'est tout.

Yves : *Un peu comme le pèlerin Cherubini d'Angelus Silesius, un grand mystique allemand du XVIIe siècle*

Karl : Je ne sais pas.

Yves : *Le titre est « L'Errant Perpétuel ». Le pèlerin est tout le temps en errance.*

Karl : Oui, il faut que tu erres sans fin dans un perpétuel émerveillement.

Yves : *« Soyez passants » (log. 42).*

Alain : *C'est le logion le plus court de l'Évangile de Thomas.*

Karl : Comme dans une salle d'attente : *Bye-bye*, comme « bienvenue, au revoir ». Tu es la salle d'attente avec les portes d'entrée et de sortie ouvertes. Tu es immuable, tu es le Silence, et simplement « bienvenue et bon départ » ; c'est venir et partir et rien ne se passe.

Yves : *C'est dans la salle de repos qu'il y a le plus de mouvements, alors ?* (Rires)

Karl : C'est un film tout ça, c'est de l'imagination. La réalité ne bouge jamais. Et celui qui veut arrêter la projection du film fait partie du film : c'est vouloir arrêter le temps. Et c'est encore un beau film : il était une fois un écran noir. C'est un conte de fées. Que faire ? Y prendre plaisir, car il est sans fin.

Michel : *Tout à l'heure, alors que j'épluchais des pommes de terre, mon mental s'est apaisé et j'étais heureux. Mais on ne peut pas passer sa vie à éplucher des pommes de terre.*

Karl : Rien n'est plus facile que ça. Etre ce que tu es n'a besoin de rien, et être ce que tu es c'est simplement éplucher des pommes de terre. Une pomme de terre infinie...

Michel : *Il faut faire attention, il faut déjà réfléchir.*

Karl : Avant de les peler ?

Michel : *Non après, pour les faire frire.*

Karl : Lorsqu'en épluchant des pommes de terre, tu veux profiter du fruit de ton travail, c'est trop. Si tu les épluches tout simplement, c'est une méditation : il n'y a pas d'attente, pas l'intention d'avoir des frites ensuite...

Michel : *Alors c'est de l'attention sans intention.*

Karl : Non, c'est être simplement ce qui n'a jamais faim. Et pourtant, tu dois quand même éplucher des pommes de terre. Rien ne peut te satisfaire, cependant tu dois quand même essayer ! Il faut encore que je dise que l'amour ne s'arrêtera jamais. Parfois c'est l'amour avec l'amoureux et parfois l'amour sans l'amoureux. C'est tout. Mais aucun des deux ne peut faire ou défaire ce que tu es. C'est simplement des manières différentes de méditer sur ce que tu es.

Donc tu es ce que tu es même quand il y a intention. Si tu attends que l'intention s'en aille, tu peux attendre pour toujours.

Yves : *Pourquoi ce désir de méditer sans arrêt ?*

Karl : Parce que c'est ta nature. C'est un état naturel. Dès que tu es réveillé, tu médites sur ce que tu es de toutes les manières possibles et inimaginables. C'est la façon dont tu te réalises. C'est la vie qui se vit elle-même. Donc la vie faisant l'expérience de la vie est la vie méditant sur la vie. Il n'y a pas de meilleur moyen pour cela, c'est simplement le faire de toutes les façons possibles et inimaginables. Et ça, tu ne peux pas l'éviter, car tu es la vie qui ne peut pas s'éviter elle-même, ni éviter aucune expérience de la vie. Aucune échappatoire. Tu fais l'expérience de toi-même dans le plaisir et dans la souffrance, car tu ne peux pas avoir l'un sans l'autre. Il y a toujours un équilibre absolu entre la haine et l'amour, l'obscurité et la lumière, la beauté et la laideur, la bestialité et la sainteté, la folie et la raison. Il y a un équilibre total.

Claude : *Ça dépend des hommes. Quand j'étais petit, j'étais très agité. Je m'amusais beaucoup, je courais, je jouais au gendarme et au voleur. Je me souviens très bien – j'avais*

10 ans - que j'étais au milieu d'une cour de récréation et que, m'arrêtant de courir, j'entendais les autres garçons qui disaient « Savary, cours, cours, on joue », mais je ne courais plus parce que j'étais pétrifié à l'idée que j'allais mourir, comme ça ! J'allais mourir, ils allaient mourir, on allait tous mourir. Alors, qu'est-ce que c'était que la vie, qu'est-ce que je foutais là ? Ah, je ne pouvais plus respirer ! C'était pour moi la seule question et les autres continuaient à me dire « Savary, cours, cours ! ». Je ne pouvais plus courir et je me disais : mais ils sont fous ! Ils vont mourir, ils ne se posent aucune question et continuent à jouer au gendarme et au voleur. Je regardais les autres comme des phénomènes et ils me regardaient comme un phénomène. Donc ça dépend des hommes. Nous étions des petits garçons et nous n'étions pas pareils. Et il y a des milliards d'hommes.

Karl : Personne n'est le même. Toujours unique.

Nicole : *La vie passe au travers d'un corps pour s'expérimenter elle-même d'une façon unique.*

Karl : Chaque flocon de neige est différent. Rien n'est le même. Tout est le Soi et toujours différent, mais jamais différent en nature.

Nicole : *Une expérience n'est pas en nature.*

Karl : Chaque moment est différent, mais la nature du moment est toujours...

Nicole : *...verticale... Le point.*

Karl : Pas même verticale. Le vertical est différent de l'horizontal et le point est encore différent, mais la nature des trois n'est absolument pas différente, dans toutes les différences.

Alain : *Comme l'eau dans le flocon de neige ?*

Karl : Oui, c'est une vieille image en Inde, la vapeur, le flocon, la glace, le liquide, se présentent toujours différemment, mais ne sont pas différents en nature. On appelle cela l'énergie, la conscience. L'énergie ne peut jamais être l'objet d'une expérience. Seulement ses effets.

Nicole : *Elle est expérimentée dans le mouvement, et c'est trop tard.*

Karl : L'expérimentation de l'énergie n'est pas l'énergie. Ce n'est pas différent de l'énergie, mais ce n'est pas l'énergie. On peut l'appeler la vie, toujours différente, mais jamais différente dans sa nature. Et ça, c'est ta nature qui se montre différente du reste, mais jamais différente d'elle-même. Combien de fois devrais-je le répéter ?

Q. *Y a-t-il une connaissance nécessaire pour vivre ?*

Karl : Oui, sans connaissance il n'y a pas de connaissant, mais il y a connaissance sans connaissant. La connaissance est avec ou sans connaissant. Le connaissant a besoin de connaissance, c'est pourquoi il en dépend, mais la connaissance ne dépend pas du connaissant. Voilà pourquoi la connaissance est la nature.

Pour qu'il y ait quelqu'un qui existe, l'existence doit être. Mais l'existence est même dans l'absence de celui-là. Donc la nature n'a jamais besoin de rien, il n'y a aucune nécessité de quoi que ce soit, mais celui qui existe a toujours un besoin.

Pour exister, tu ne peux pas ne pas exister, et cette existence que tu es est antérieure à l'expérience de celui qui existe. Pour pouvoir faire l'expérience d'un expérimentateur, ta

nature, qui est existence, doit être là d'une manière ininterrompue. Avec ou sans cet expérimentateur, tu es. C'est tout. Tout ce que cet expérimentateur expérimente ne peut pas rendre ce que tu es plus ou moins ce que c'est. Telle est la qualité de la vie, laquelle ne dépend pas de quelque quantité que ce soit de ce que le connaissant connaît ou non. La connaissance ne peut jamais être atteinte ainsi, donc tu n'as rien à perdre ou à gagner. Que tu fasses l'expérience d'un perdant ou d'un gagnant, ce sont deux manières différentes de faire l'expérience de toi-même. En tant que perdant tu ne perds pas et en tant que gagnant tu ne gagnes pas.

Tu es le royaume et tu ne peux pas obtenir plus ou moins, et tu es avec ou sans roi. Pour qu'il y ait un roi, il faut qu'il y ait un royaume, mais le roi n'a jamais eu de royaume ; il n'y a donc pas de possesseur ni de possession de quoi que ce soit, ni roi ni reine. Telle est la nature du royaume. Donc tu es cela qui est et il n'y a rien à atteindre ou à gagner dans quoi que ce soit.

Jésus n'a-t-il pas dit « si tu veux atteindre le Royaume, tu dois être nu » ? Nu veux dire dans l'absence absolue de toute idée de ce que tu es ou n'es pas.

Q. : *La docte ignorance.*

Karl : Cela qui connaît l'ignorance, mais qui ne peut pas se connaître soi-même. C'est le « ni ceci, ni cela » permanent : pas ça, pas ça... , simplement par nature. Etre seulement silence immuable et ce qui arrive et s'en va ne peut rien apporter ou enlever. Ce sont toutes des expériences éphémères, des ombres passagères, et la lumière que tu es ne peut jamais être expérimentée. Même l'expérience de conscience pure, l'expérience de lumière, même ça, c'est déjà une ombre passagère de la lumière. La lumière ne fait pas l'expérience de la lumière, et l'expérience de la lumière est déjà une ombre d'elle-même. Trop tard... En effet, le soleil est un soleil qui ne connaît pas de soleil, mais la lumière du soleil, que tu peux expérimenter, est la réalisation du soleil, et non la réalité du soleil. Elle n'est pas différente du soleil, mais ce n'est pas le soleil.

Nicole : *Très clair !*

Karl : En allemand, on dit : « On a détruit maintenant toute la clarté, alors la clarté peut être ce qu'est la clarté. ». Alors tu enlèves toute la clarté et tu es toujours.

Claude : *La parole est au silence...*

Karl : Tu enlèves le silence, et le silence est. Le silence ne discrimine jamais entre être silencieux ou pas.

Nicole : *Dès qu'on fait l'expérience du silence, ce n'est plus le silence, parce qu'il y a quelqu'un qui sait qu'il y a silence.*

Karl : L'expérience du silence est...

Nicole : ... *trop tard.*

Karl : ... un morceau de gâteau. L'expérience de la paix est un morceau de gâteau (*jeu de mots en anglais entre « peace » - la paix, et « piece » - morceau*). Bon appétit (*en français dans le texte*). L'expérience de la paix serait le « non-mental », donc profite-en tant que c'est là, peu importe, car le mental et le non-mental viennent ensemble. Mais ce que tu es ne se soucie jamais.

De même que l'estomac aura à nouveau faim, le cerveau cherche toujours quelque chose de nouveau. Si tu réalises que la conscience pure est ta nature, alors tu cherches quelque chose

de plus profond, et encore, et encore, c'est sans fin. Après le Bouddha vient l'après-Bouddha. Dès que tu le trouves, il disparaît, alors il faut que tu ailles plus loin. C'est remonter à l'infini. Tu es toujours derrière toi-même, derrière l'idée de Soi.

Nicole : *Si tu vois, ce qui est vu est trop tard.*

Karl : Si tu te demandes ce qui est derrière tout, tu es ce qui est derrière tout ce qui est, quoi que ce soit. Mais cela qui est derrière ne peut pas aller derrière le derrière, quoi qu'il fasse. C'est tenter l'impossible. Tu essaies d'aller derrière toi-même, mais tu seras toujours derrière. Tu es toujours caché, ta nature sera toujours cachée. Elle n'est jamais exposée. Tu ne te trouveras jamais dans la lumière, tu es toujours derrière la lumière. Alors sois un mystère pour toi-même.

Nicole : *Ça c'est la joie.*

Karl : Et émerveilles-toi, sois plein d'émerveillement. C'est merveilleux. Et le moi est le miracle. Même le fantôme, qui est mirage.

Jean : *Quelqu'un a dit : « L'homme n'est qu'un mirage dans le désert... »*

Karl : C'était le Soi, qui d'autre ?

Jacques : *A l'occasion d'une réunion précédente, Karl a dit : « Tu es absolu dans la non-connaissance de ce que tu es et de ce que tu n'es pas. Tu es dans ce mystère. Dès l'instant que tu penses être né, tu es mort. Sois ce qui est non-né, ce qui ne peut jamais mourir, c'est tout ».*

Karl : Oui, ne sois pas né dans l'expérience de la naissance et peut-être ne mourras-tu pas à ta mort. En fait, ça c'est le fantôme, cette fausse évidence. Il y a eu une expérience de naissance, mais ce que tu es n'est jamais né, tu étais déjà là. Cela qui est ton existence, ta nature, était là avant que deux liquides se rencontrent. Tu n'avais pas de visage, et maintenant, avec cette expérience de naissance, tu es devenu un visage. Mais ce que tu es est avec et sans visage. C'est une mascarade. Donc ceci est un masque, mais ta nudité est nue avec ou sans ce masque.

Jacques : *En latin, masque se dit « persona ».*

Karl : L'humanité entière est une mascarade.

Jacques : *C'est la comédie humaine.*

Karl : La divine comédie.

Claude : *Les Grecs jouaient avec un masque, et (... ?...)*

Karl : Alors tu veux aller derrière le masque et tu n'y trouves qu'un autre masque, (masque, masque, masque...). En Chine, il y a ces petites figurines de Bouddha qui entrent les unes dans les autres, quant aux poupées russes, ils ont volé ça aux chinois.

Claude : *Les poupées russes sont très récentes, vers 1900.*

Karl : Mais je les apprécie.

prisonnier d'une idée. *Alcatraz*. Tu te fais confiance, tu es un prisonnier de la confiance (*Alca-trust*).

Claude : *Il est écrit sur les dollars US « In God we trust » : « S'il te plaît, Dieu, paie cash » !*

Yves : *On est toujours prisonnier de ce qu'on crée soi-même.*

Karl : Et qui se soucie du prisonnier qui est prisonnier de lui-même ? Tu es le gardien du prisonnier et la prison elle-même. Tu ne peux pas trouver ce que tu n'es pas.

Yves : *Alors on ne peut pas s'évader de la prison si on la crée soi-même !*

Karl : Il n'y a pas d'échappatoire, parce que déjà le fait d'être prisonnier est une idée. L'amour est ton gardien. Au moment où tu tombes amoureux de toi-même, l'amour fait de toi un prisonnier. Tu es prisonnier de l'amour. Mais que faire ? Tu es un esclave de l'amour, tu es au service de l'amour. Tu es au service de toi-même, car tu es le maître et le serviteur et tu te sers toi-même, donc ce n'est qu'un « self-service » (*rires*).

Yves : *Je me crée l'idée de m'éveiller et l'éveil m'emprisonne.*

Karl : L'idée d'éveil t'endort. Tu es hypnotisé par l'idée d'éveil, par l'idée que tu dois te réaliser pour être toi-même, mais tu dois néanmoins te réaliser toi-même. C'est le principal malentendu de tous les sages. Ils répètent tous : « Tu dois te réaliser toi-même », mais toi tu penses que tu dois réaliser la réalité. Ils indiquent la réalité que tu es qui doit se réaliser : tu dois te réaliser toi-même et tu ne peux arrêter d'être en train de réaliser ce que tu es. Mais tu le prends personnellement, tu le prends comme si tu devais réaliser la réalité. Donc d'un côté c'est : « Oh, je dois me réaliser », et il n'y a pas d'échappatoire, et de l'autre : « Oh, je dois réaliser la réalité », ce qui est une entreprise infinie.

Petite histoire racontée par Karl lors des entretiens de Chemin :

~~La très sainte Trinité se réunit pour décider du lieu de leurs prochaines vacances :~~

J'aimerais aller au Sinaï, dit le Père, j'en garde un excellent souvenir.

Quant à moi, dit le Fils, j'aimerais retourner à Jérusalem. Non que ma dernière visite là-bas fût une partie de plaisir, néanmoins j'aimerais revoir ce lieu.

Moi, je voudrais bien aller à Rome, dit le Saint Esprit. Je n'y suis jamais allé".

Peut-être lui trouveras-tu une petite place dans les prochains Cahiers ?

Alain

Pour Spinoza

Dans le tome 3 de sa « Contre-histoire de la philosophie », paru chez Grasset en 2007, Michel Onfray, philosophe athée, consacre un chapitre au grand philosophe Spinoza.

Spinoza était juif mais contestait la vision juive de Dieu ; il fut excommunié par les juifs d'Amsterdam et un fanatique juif tenta de l'assassiner.

Emile avait une certaine admiration pour Spinoza. De nos jours encore Spinoza est considéré comme un philosophe révolutionnaire. Vous trouverez ci-dessous quelques extraits du chapitre que Michel Onfray lui consacre. Il me paraît opportun de rappeler la pensée de Spinoza à l'heure où certains penseurs judaisants tentent de railler la gnose et la pensée d'Emile.

« Baruch de Spinoza naît d'une famille d'origine juive portugaise le 24 novembre 1632.

Spinoza a du mal avec sa communauté car il conteste l'immortalité personnelle et le Dieu anthropomorphisé.

Un jour, à la sortie de la synagogue, un juif l'attend pour le tuer. Au lendemain de cette tentative d'assassinat, il quitte Amsterdam. Le 27 juillet 1656 (il a alors vingt-trois ans), Spinoza subit l'excommunication : le *herem*. La cérémonie est d'une extrême violence. La communauté le maudit : on interdit à quiconque d'entretenir une relation avec lui, privée ou professionnelle, on refuse qu'il partage son toit, on interdit de l'approcher à moins de deux mètres.

La prudence conduit le philosophe à refuser de s'exposer publiquement, à ne pas enseigner en chaire, à éviter de se dévoiler dans ses correspondances, à repousser les éditions de ses livres ou à les signer d'initiales.

A plusieurs reprises, Spinoza refuse d'hériter. De même il refuse la sinécure et la pension offertes par le Prince de Condé qui l'invite à la cour du roi de France, tout comme il se garde d'accepter la proposition de l'électeur du Palatinat qui lui propose d'enseigner à l'Université d'Heidelberg.

Spinoza meurt le 21 février 1677, à quarante-quatre ans.

Pour Spinoza, les Ecritures ne sont pas des textes sacrés inspirés ou dictés par Dieu, mais des pages rédigées par des humains dans un temps historique long. Leur destination ? Toucher la foule et convertir le plus grand nombre.

Spinoza évite la théologie et la religion ; son impératif « séparer la philosophie de la théologie » se trouve énoncé dans le *Traité des autorités théologiques et politiques*. Le but ? Mettre au point une « méthode naturelle » pour produire du sens à partir des textes sacrés, décortiqués comme n'importe quel autre document historique.

Pour Spinoza, Dieu n'a pas de forme humaine, on ne peut pas lui prêter de sentiments humains et les hommes inventent des dieux par peur, par crainte.

Spinoza propose une religion immanente, voire une religion de l'immanence : pas de Dieu transcendant, ayant la figure judéo-chrétienne du justicier, pas de destin en dehors de ce que

la nature rend possible, nul paradis, nul enfer, encore moins de purgatoire, pas de vie post-mortem, pas de jugement dernier, aucun arrière-monde.

Spinoza est moniste et panthéiste. Spinoza ne croit pas à un Dieu séparé du monde, il ne varie jamais sur cette idée majeure : l'identité de Dieu et de la nature. Cette constance métaphysique permet de faire de Spinoza un panthéiste, à savoir un philosophe pour lequel le créateur et sa créature constituent une seule et même substance.

Dieu : toutes choses sont en lui et dépendent de lui ; chose pensante et chose étendue, aucunement composée de corps et d'esprit, ne disposant ni de volonté ni d'entendement, il est cause immanente de tout, il est la seule substance à être dans la nature. La « nature naturante » définit la nature en tant qu'elle produit; la « nature naturée » en tant qu'elle est produite ; mais il s'agit d'une même réalité considérée sous deux angles différents.

Spinoza ouvre le chantier de l' *Ethique* en 1660, à l'âge de vingt-huit ans, et il y travaille toute son existence. Le livre paraît de manière posthume en 1677, six mois après sa mort. L' *Ethique*, loin de toute préoccupation de morale moralisatrice, décline un édifice destiné à recueillir la fameuse « lumière naturelle » chère au philosophe. L'ouvrage propose un salut personnel ; pour ce faire, on doit parvenir à la conscience de soi, de Dieu et des choses, savoir qui l'on est, comment l'on pense, quelles affections nous travaillent, la façon dont les passions nous habitent, de quelle manière le désir nous hante .

Spinoza l'écrit plusieurs fois sans ambages : le libre arbitre est une illusion.

Pour Spinoza, les hommes se croient libres car ils ignorent les causes qui les déterminent. Nous ne sommes pas libres, nous obéissons, nous sommes soumis à un principe qui nous fait être ce que nous sommes. Quelle est cette cause ? Le désir.

Le désir spinoziste définit ce qui conduit chaque réalité à persévérer dans son être. L'esprit ne commande pas le corps mais le désir est une force qui anime la totalité du réel. Dieu ne décide pas du destin des humains car il ne peut vouloir quoi que ce soit.

Les hommes ne sont aucunement justiciables de leurs actes car ils sont entre les mains de la nature. Ce qui advient à chacun découle de la nécessité naturelle. L'ensemble se joue au-delà du bien et du mal. Le Bien n'existe pas ; le Mal non plus. Spinoza ne croit pas à une idée du Bien générale et universelle. Pour Spinoza, le jugement de valeur importe peu ; pour lui, il ne s'agit pas de faire de la morale, il faut se situer par-delà le bien et le mal pour tâcher de comprendre ce qui advient et ce, afin de parvenir à la sérénité du sage : philosopher pour parvenir à la Joie et créer de la Béatitude, Béatitude qui met en scène la totalité du corps.

En revanche, Spinoza croit qu'existent un Bon et un Mauvais. Nous nommons Bon, écrit-il, ce vers quoi nous allons ; et Mauvais ce dont nous nous éloignons. Le Bon nomme la Joie ; le Mauvais : la Tristesse. Le bon, c'est l'utile, le mauvais, le nuisible. Le mauvais conduit à la tristesse et à son augmentation. Le remords, la culpabilité, la pensée de la mort, voilà de mauvaises choses. Regretter un fait, un geste, un mot, un comportement, c'est souffrir deux fois, ce qui est une de trop. De même, faire de la mort sujet de méditation récurrent, voilà qui entretient en soi les passions tristes. Mieux vaut une méditation de la vie.

Spinoza identifie l'enfer aux passions mauvaises et avance une idée philosophique : le péché qualifie tout ce qui empêche l'homme de parvenir à sa perfection, à savoir persévérer dans son être et viser la connaissance de Dieu, donc de la Nature, afin de parvenir à la Béatitude.

Pour Spinoza, la résurrection nomme la nouvelle vie après l'ancienne, mais ici et maintenant, dans les limites du monde réel, et la révélation cause une rupture, un genre de mort ; après elle, la vie est autre, nouvelle, mais tout cela se joue sur terre.

Le monde spinoziste est un mécanisme dans lequel le libre-arbitre n'existe pas et où règne la nécessité naturelle. Dans un monde immanent, la punition est immanente : ne pas jouir de la tranquillité d'esprit de celui qui ne s'en maîtrise pas, voilà la punition. Cette morale est sans obligation mais n'est pas dépourvue de sanction ; celle-ci n'est pas transcendante mais immanente. Ne pas connaître la joie et la béatitude, voilà la pénitence.

Le corps spinoziste est antichrétien : aucun dualisme dans la pensée de Spinoza, aucune âme immatérielle entendue comme une parcelle de la divinité à même de nous relier à Elle, aucune chair corruptible, peccamineuse, corrompue, mortelle, détestable, aucune schizophrénie, aucune séparation illogique. Car il n'y a pas deux substances séparées, distinctes, irréconciliables, mais deux modalités d'une même substance : Dieu, la nature, qu'on peut simultanément, consécutivement considérer sous l'angle de l'étendue, la chair, ou de la pensée, l'âme (Spinoza ne parle jamais d'âme, il parle d'esprit), mais qui disent la même chose car c'est la même chose. Le corps est l'âme ; l'âme est le corps. Le corps est l'objet de l'esprit ; l'esprit, l'idée du corps.

Le monisme de Spinoza n'est pas un matérialisme. Le philosophe n'est pas idéaliste, pas spiritualiste, pas matérialiste, pas atomiste.

Spinoza a saisi que l'histoire de la philosophie est traversée par deux lignes de force contradictoires et nettement identifiables. Il récuse l'une, celle des philosophes « Platon, Aristote, Socrate etc. ». En revanche, Spinoza précise qu'on pourrait mobiliser d'autres philosophes pour sa cause : « Epicure, Démocrite et Lucrèce ». Il ajoute que les philosophes de ce premier lignage enviaient tant la gloire de Démocrite « qu'ils ont brûlé tous les livres publiés par lui ». L'information n'est pas juste : Platon en eut l'intention mais deux philosophes l'en dissuadèrent.

Que faut-il viser ? D'une part : le refus des passions tristes ; d'autre part : l'augmentation de la Joie.

Que sont donc les passions tristes ? La honte, la haine, le mépris, la douleur, la mélancolie, l'horreur, l'aversion, la dérision, le désespoir, le dédain, la crainte, l'humilité, la déception, le respect, la pitié, l'appréhension, l'indignation, la pudeur, l'envie, la stupeur, la colère, la vengeance, le blâme, la cruauté, le repentir, la dépréciation de soi et la jalousie.

En revanche, il faut consentir à la Joie : la gloire, l'admiration, la gaieté, la vénération, l'amour, la dévotion, l'espoir, la reconnaissance, la gratitude, la sécurité, l'amour-propre, le contentement, l'inclination, la faveur, l'orgueil, la louange, la miséricorde, la satisfaction intérieure.

Cette typologie des passions prend à rebours les vertus judéo-chrétiennes : vouloir l'amour de soi, la considération de sa personne, le rapport joyeux et heureux au monde, viser l'expansion de sa force dans un exercice d'admiration à la vie, tout cela fâche les tenants de l'idéal ascétique chrétien. D'autant que Spinoza récuse la pulsion de mort retournée contre soi (honte, crainte, humilité, repentir, etc.), contre autrui (haine, envie, vengeance, colère, cruauté, jalousie, etc.) et contre le monde (douleur, mélancolie, horreur, appréhension, etc.), et que les trois monothéismes chérissent la pulsion de mort. Spinoza stigmatise « une sauvage et triste superstition qui interdit de prendre du plaisir ».

Participer de la Nature, donc du Divin, génère un sentiment de Joie et de Béatitude. Au nom de quoi s'interdire cette abondance de vitalité ? Spinoza brosse le portrait de l'homme sage qui sait réparer ses forces en ayant recours à la nourriture et à la boisson, un être qui profite

La Béatitude n'est pas récompense de la vertu mais vertu elle-même. Elle s'obtient uniquement par la pratique de la philosophie qui permet à chacun de découvrir qui il est, ce qu'est Dieu, donc le Monde - trois modes d'être d'une semblable réalité. ».

Je laisse à chacun de nous le soin de relier la pensée de Spinoza ainsi exposée par Michel Onfray, aux enseignements de l'Évangile selon Thomas et à la pensée d'Emile. Ces liens ne sont-ils pas manifestes ?

Michel

LE TOURBILLON DE LA VIE

APERÇUS SUR LA SYMBOLIQUE DU SOI DANS L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

(suite du Cahiers 143)

Au Royaume de lumière

Le gnostique est un éternel pèlerin, un errant chérubinique. Sachant qu'il n'est que de passage en ce monde, il part en quête de son origine. Cheminant ici-bas, il est parfaitement conscient qu'il vit dans le monde sans lui appartenir. Il est dans le monde sans être du monde, car sa nature est divine : *« Là est le chemin pour ceux qui sont dans le monde et ne sont pas de ce monde. La révélation peut être partout pour qui sait la recevoir en son cœur[94] »*. Le gnostique sait que le véritable pèlerinage est le pèlerinage intérieur qui, à travers tous les dédales et déambulations de l'existence, mène à la reconquête du Soi : *« Une image de cette reconquête de l'homme à travers les éléments qui constituent le monde et les éléments est celle du pèlerinage. Le pèlerin abandonne tout et se met en marche vers Jérusalem qu'il faut entendre comme le centre lumineux de lui-même et du monde régénérés[95]... »*.

La Quête du Graal est un pèlerinage vers la Jérusalem céleste. Au cours de son périple, Perceval se voit révéler par un ermite les noms de Dieu les plus puissants, *« et que nulle bouche humaine ne doit prononcer[96] »*. Dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, seul celui dont le nom s'inscrit sur le Graal accède à Montsalvat. Le nom du Graal devient le sien. Le château du Graal est une réalité qui n'est pas de ce monde et qui se dévoile grâce à l'œil du cœur. Le nom caché de Dieu est le *« mantra »* qui efface toutes les fausses identités. Il est secret car c'est au cœur de chaque être qu'il est enfoui : *« Ces noms doivent être appris et connus intimement car c'est dans leur présence qu'ils se révèlent, mais on leur en a substitué quelques-uns afin de guider le pèlerin sur le chemin, que nul ne peut transmettre de quelque manière que ce soit, non qu'il s'agisse d'un secret mais parce que ce sont là noms incommunicables, et que seul le pèlerin qui s'en trouve atteint peut connaître[97] »*. En découvrant le sens de sa mission, le chevalier retrouve avec le Nom de Dieu celui de sa véritable Identité : *« C'est aussi ce que l'on signifie par la recherche du Mot ou de la Parole perdue[98]... »*. Admis au sein du Temple restauré, qui ne peut être celui construit de la main de l'homme, il se voit révéler le véritable sens de l'Alliance : *« ...la seule marque d'Alliance qui sera sauvegardée sera le Nom secret du Très-Haut, secret parce qu'il est inscrit à l'intérieur de l'homme réconcilié[99]... »*.

Si le Graal doit être conquis les armes à la main, le chevalier ne peut accéder au



royaume mystérieux qu'en se laissant envahir par l'Esprit. Admis en tant que Templier, il est désormais au Centre du Monde. Semblable au pèlerin qui ne s'égare pas dans le labyrinthe du monde, il atteint le Royaume, la Terre sainte, la Jérusalem intérieure : *" Il passe par les quatre angles de l'horizon et pénètre les sept domaines qui sont les sept états successifs du pèlerin... Du royaume à la Grâce, ces palais forment des chambres emboîtées les unes dans les autres... Et donc c'est durant cette descente en soi-même que le corps et l'âme corruptibles découvrent deux fois la mort et deux fois ressuscitent, régénérés... L'image de la descente dans les sept chambres évoque l'intérieur, et... c'est effectivement par l'intérieur, et par là seulement, que le pèlerinage est possible jusqu'à la Terre Sainte... Ce pèlerinage à la Jérusalem intérieure est imagé dans les sanctuaires par le tracé sur le dallage d'un labyrinthe... Et donc atteindre le centre du labyrinthe, c'est en avoir parcouru le chemin, c'est être devenu le chemin, et alors, nous sommes ce centre-là[100]..."*

Autre forme de tourbillon ou de spirale mystiques, le labyrinthe représente les différentes épreuves que doit assumer l'initié au cours de la descente aux enfers. Le labyrinthe chrétien, que l'on retrouve un peu partout dans les sanctuaires du Moyen Âge, symbolise le véritable pèlerinage qui s'accomplit dans les profondeurs de l'être : *" C'est une série de cercles concentriques, interrompus sur certains points, de façon à former un trajet bizarre et inextricable[101]"*. Parti de l'occident, la région des ténèbres et des démons, le pèlerin bifurque au nord pour accomplir au sud, au Midi, le dernier virage le menant à la Jérusalem céleste. Chartres, c'est par le septième couloir que le pèlerin arrive au lobe central, après être passé par les différentes chambres, les quatre angles de l'horizon, et trois fois à l'orient. Le labyrinthe chrétien, appelé également *" lieue de Jérusalem "*, évoque l'errance de l'âme dans ce monde obscur, ses combats et ses retours en arrière, et son illumination finale. La vie du pèlerin ne tient qu'à un fil. Pour celui qui tâtonne en chemin, le fil d'Ariane est précisément le lien tenu de l'amour qui porte témoignage de la lumière au milieu des ténèbres. Le héros, fut-il Thésée, ne pourrait rien sans l'aide du principe féminin, la Déesse Serpent crétoise comme la Sophia gnostique, qu'incarne Ariane dans la légende dont elle détient le fil secret : *" L'image du labyrinthe s'offre donc à nous comme emblématique du travail entier de l'Œuvre, avec ses deux difficultés majeures : celle de la voie qu'il convient de suivre pour atteindre le centre, - où se livre le rude combat des deux natures, - l'autre, du chemin que l'artiste doit tenir pour en sortir. C'est ici que le fil d'Ariane lui devient nécessaire, s'il ne veut errer parmi les méandres de l'ouvrage sans parvenir à en découvrir l'issue[102]"*

Le labyrinthe représente la multiplicité des états que l'être doit traverser avant de trouver refuge en son propre centre. Encore faut-il avoir la main sûre pour frapper l'usurpateur, le Minotaure, le grand personnage du logion 98 de l'Évangile selon Thomas. Le baptême dans le sang du monstre symbolise la victoire sur ce côté bestial que l'homme doit tuer en lui-même. Tuer la bête, c'est dépouiller le vieil homme de sa peau animale. Vaincre le Minotaure, c'est sacrifier son moi pour renaître au Soi du Royaume intérieur, au Saint Palais de la Kabbale hébraïque. Telle est l'aventure éternelle du héros aux mille et un visages : *" ... le labyrinthe est parfaitement connu ; il nous suffit de suivre le fil sur les pas du héros. Et là où nous pensions trouver un monstre, nous trouverons un dieu ; là où nous pensions trouver l'autre, c'est notre propre ego que nous sacrifierons ; là où nous pensions cheminer vers un monde extérieur, nous atteindrons le centre de notre propre existence ; là où nous pensions être seuls, nous serons avec le monde tout entier[103]"*. Accepter l'épreuve sans se laisser abattre, c'est laisser s'accomplir la volonté du Père. C'est déjouer les ruses du mental, transformer sa faiblesse en force, ressusciter de son vivant. Seul l' élu qui surmonte l'épreuve est digne d'accéder au Royaume : *" Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie [104]"*. La véritable Vie, la Vie éternelle, se trouve par delà les tribulations de l'existence. La plus belle conquête est la conquête intérieure, la conquête de

Soi au centre de soi-même. Comme le chevalier du Graal, le gnostique peut se perdre dans le dédale du monde, errer dans d'obscurés forêts, connaître mille aventures et mésaventures avant de parvenir à son but et voir paraître son véritable visage, son visage d'avant toute naissance. De même qu'après avoir suivi les sentiers tortueux du labyrinthe de Léonard de Vinci, l'initié qui pénètre au cœur du sanctuaire voit se multiplier à l'infini sa propre image dans la chambre octogonale des miroirs (l'octogone étant le chiffre de la résurrection), le pèlerin qui accède au centre du royaume découvre qu'il est lui-même l'image de son Seigneur. Il est lui-même le miroir qui reflète l'image de son Soi. Il est l'Un qui bien que se multipliant à l'infini reste toujours l'Un : " *Je restai ébloui. Et voici que dans cet éblouissement je rencontrai mon suzerain lui-même. Il m'ordonna de prendre un fil tissé par une araignée. Ce fil, il le scinda en deux, puis il le recomposa en un fil unique, en me disant : l'unique multiplié par l'unique est l'Unique. Alors... je découvris que mon soi c'est lui-même, et que moi-même je suis son image reflétée*[105] "

Le labyrinthe chrétien est l'équivalent du mandala des traditions hindoues et tibétaines. Comme le labyrinthe, le mandala est à la fois une représentation du cosmos et un support de concentration. Grâce à des symboles et des images qui focalisent l'attention du disciple, le mandala guide celui-ci jusqu'à cet état de suspension du mental qui est le préalable à la révélation spontanée du Soi. Progressant de la multiplicité extérieure à l'unité intérieure, le disciple est attiré jusqu'au centre, le bindu. Il suit un mouvement en spirale qui le mène de la diversité du cosmos à la vacuité originelle. Dans l'architecture hindoue le temple est conçu comme un mandala. Le disciple franchit plusieurs étapes et traverse des voies détournées avant d'atteindre au cœur de l'édifice, le *garbhagriha* (chambre de l'embryon) : c'est dans le saint des saints, le *sanctum sanctorum* que demeure le Principe. Là se trouve juste au-dessus du *linga l'âmalaka* (le fruit, la roue céleste). Symbole de l'Axe cosmique comme de l'œuf primordial dont découle toute la manifestation, l'*âmalaka* représente sur le plan corporel le lotus aux mille pétales, situé au niveau de la fontanelle du yogi : là se réalise l'union nuptiale du dieu et de la déesse, Shiva-Shakti.

En symbolique chrétienne, c'est dans la chambre nuptiale que se réalise l'union de l'âme et de Dieu. Au centre du vide où se concentrent toutes les potentialités de l'être, l'âme dépouillée de tous ses attributs s'efface dans le Fils : " *Alors le Fils a dressé la tente de sa gloire éternelle, et est descendu du plus haut des cieux, afin d'aller chercher son amie à laquelle Dieu l'avait marié de toute éternité et de la ramener au plus haut des cieux d'où elle était partie*[106] ! " Le royaume est le lieu du mariage, le labyrinthe une autre image de la caverne obscure au cœur de laquelle naît l'enfant divin. De même que la lumière divine jaillit par soi-même des ténèbres; la naissance de Dieu dans l'âme est intemporelle et éternelle : " *Mon désir est qu'en mon âme il naisse à chaque instant*[107] ". Noël est un mystère qu'il convient de réaliser en soi, non un événement historique : " *Il importe plus à Dieu de naître selon l'esprit dans toute vierge ou âme vertueuse que d'être né de Marie selon la chair* [108] ". Le Fils n'est pas né une seule fois historiquement, c'est en mon âme qu'il naît ici et maintenant : " *Que cette naissance se produise en moi, c'est cela qui importe... Dieu le Père engendre son Fils dans le fond et l'essence de l'âme*[109] ". L'âme fait le deux un en s'unifiant elle-même en elle-même. Le mental vierge peut dès lors recevoir l'Esprit et enfanter Jésus en soi-même : " *Ainsi la Vierge est-elle le support immaculé du divin par lequel l'Être lance le Verbe*[110] ". Là dans la source bouillonnante du Verbe, Dieu m'engendre en tant que son Fils unique : " *Dans la source la plus profonde, je sourds dans le Saint-Esprit ; c'est là une vie, un être, une opération. Tout ce que Dieu opère est un ; c'est pourquoi il m'engendre en tant que son Fils, sans aucune différence*[111] "

En ce sens, le Royaume des cieux ne peut jamais être perdu. La Jérusalem céleste ne peut être conquise. Qui pourrait me vaincre si ce n'est Moi ? Autre que Moi n'est

pas, nul n'existe hors de Moi. Ma nature est lumière : où pourrais-je la cacher ? Je ne puis faire le vide en moi. Seul le vide peut se faire en l'absence de moi. Dans l'inconnaissance totale, simple vague ballottée par le vent de l'esprit, je me laisse emporter sans plus rien distinguer. Le vent souffle où il veut. Ayant lâché prise, je fais pleinement confiance en la volonté de mon Père. Je vais d'où je viens, et cela est ma seconde naissance. Le pèlerin " ...pénètre les sept domaines, que les juifs appellent les sept Palais, et qui sont sept états successifs du pèlerin, en harmonie avec les sept Demeures[112] ". Les sept chambres qui symbolisent " les sept degrés de la Voie " ou les " sept instructions " représentent les sept étapes de la voie. La symbolique des chiffres se retrouve tant dans le macrocosme que dans le microcosme : " Les quatre horizons sont les quatre dimensions de la terre spirituelle qui se nomme Éden... Ces quatre horizons sont la projection à la fois corporelle et spirituelle des quatre archanges..., lesquels se retrouvent identiquement, bien qu'à des degrés différents, dans chacune des sept chambres à conquérir, comme dans chacun des sept ciels, des sept échelons et, en l'Être, dans les sept Nombres des Présences divines... ; ... Telles sont les infinies possibilités du Principe à travers Ses sept Émanations majeures[113]... ".

Ce symbolisme n'est pas sans évoquer les sept châteaux intérieurs de Sainte Thérèse d'Avila, les sept degrés de la vie contemplative de Maître Eckhart, les sept prophètes de ton être de 'Alaoddawleh Semnani, ou encore les sept temples de la lumière de Shihâboddîn Yahyâ Sohravardî. Sept est un chiffre sacré universel. Nombre des notes de la gamme comme des jours de la création, il est aussi celui de l'adepte victorieux des épreuves initiatiques. En Inde, la Kundalinî doit au cours de son ascension traverser sept chakras : c'est dans le septième, le Sahasrara ou lotus aux mille pétales que s'unissent Shiva et Shakti. Dans le *Mantic Uttair* de Farid Uddin Attar, les oiseaux doivent au cours de leur pèlerinage traverser sept vallées initiatiques : la septième est celle du dénuement et de l'extinction. A l'arrivée les trente oiseaux survivants se découvrent tous identiques dans la lumière éblouissante de la Simorgh. La Simorgh est tous les oiseaux et tous les oiseaux ne font qu'un en elle. Elle est le Soi, le visage originel, le miroir universel, l'archétype de tous les êtres : " Le soleil de ma majesté est un miroir ; celui qui vient s'y voit dedans, il y voit son âme et son corps, il s'y voit tout entier... Quoique vous soyez extrêmement changés, vous vous voyez vous-mêmes comme vous étiez auparavant. Anéantissez-vous en moi... afin de vous retrouver vous-mêmes en moi (114)

La Kabbale juive illustre le même cheminement avec l'image des sept Séphiroth de la " petite face " que la Shekhina doit remonter pour retrouver Dieu dans la " Grande Face ". Et c'est dans la " chambre nuptiale " que l'Époux et l'Épouse peuvent consommer leur union, ou plutôt leur réunion en l'Un. En faisant le deux un, le couple réuni connaît une béatitude comparée à l'orgasme tant il est vrai que la jouissance sexuelle nous permet elle aussi mais sur un mode inférieur d'accéder au septième ciel. Le sexe donne un avant-goût éphémère de l'éternité. Le désir amoureux qui cause l'attraction des corps est un reflet de l'Amour divin. Le véritable lieu du mariage est l'athanor intérieur qui brûle l'ignorance. L'illusion du deux s'efface. L'apparence devient transparence. Il ne peut y avoir de mariage que de l'Un avec lui-même. Tout vient de l'Un et tout retourne à l'Un. Rassemblant les contraires et transcendant les affres de la dualité, l'amant se fond en l'Aimé. Représentant dans la Genèse le jour du repos après le mouvement des sept jours de la Création, le chiffre Sept symbolise la totalité de l'espace et du temps ainsi que la totalité humaine, mâle et femelle à la fois : " L'homme purifié est devenu sourd à cette cohorte. Il a tué en lui ces apparences malsaines... Et c'est alors qu'ayant recouvré le droit-fil, il peut avancer dans le Soi reconquis. C'est l'apprentissage de la Sagesse avant les noces. Il doit, de chambre en chambre, l'approcher, l'appeler, et elle marche devant.... Elle le conduit, une lumière à la main, tout autour de chacune des chambres afin qu'il s'en pénètre, et lorsqu'il est devenu cette chambre, elle lui fait passer la porte qui conduit à une autre chambre. Et

ainsi... le pèlerin reconquiert le corps entier de l'Homme Premier, et cela jusqu'à la septième chambre toute tendue de rouge comme le rubis. Mais c'est aussi le moment que la Sagesse a choisi pour faire éclater la Grâce... Il devient cette Grâce même et sa lumière. Ce sont les noces entre la Grâce et l'Homme réaccordés... Alors c'est la remontée triomphale vers la porte de la huitième chambre qui donne accès à l'Un...[115]”.

Comme un prisme, le mental divise en sept couleurs la lumière incolore mais toutes ne sont que la réfraction d'une lumière unique. Chaque étape correspond à une mort et une résurrection à un état de conscience supérieur jusqu'à accéder à la chambre nuptiale, au royaume éternel, au septième ciel. Le château du Graal est une réalité qui n'est pas de ce monde et qui se dévoile grâce à l'œil du cœur. Si l'épopée chevaleresque de la Quête du Graal retentit du fracas des guerres et des duels, il ne s'agit nullement d'un combat contre un ennemi extérieur. La véritable guerre sainte ne connaît qu'un seul adversaire digne de ce nom, le moi. Il n'est qu'un seul Sépulcre à délivrer, le Soi : “ ... libérer la Terre Sainte n'est point guerroyer contre tel ou tel mais contre le Moi de la chute. C'est libérer le Soi de sa gangue[116]...”. Au célèbre hadith, les *Sept Instructions* donnent l'exact pendant : “ Certes, oui, nous avons remporté une victoire, mais ce n'est que la petite, la vraie et grande victoire nous attend. Elle est celle que nous mènerons aux dépens de nos faiblesses et de notre ignorance ”.

Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert, tant qu'il ne s'est pas combattu lui-même. Le principal obstacle se trouve en soi. Se dépouillant de son moi, le chercheur reconquiert son archétype à la croisée des chemins, au centre de la Croix, à l'orient intérieur de son Soi. Aux profondeurs de notre cœur répondent les profondeurs des cieux. Si l'Occident symbolise la région des ténèbres et de l'exil, l'Orient mystique est le lieu du retour, celui du Pôle céleste. L'Orient est la lumière de la Connaissance qui se lève en dissipant les ténèbres de la nuit. L'Orient est le centre, le Royaume antérieur aux divisions créées par le mental. Ex oriente lux : “ Et ce centre pour l'Homme Premier était toujours l'Orient, ce qui signifie l'Origine. Et donc pour l'homme déchu, il lui faut remonter de la chute à l'Origine, d'Occident aller vers l'Orient [117]”.

La vie est un combat, une longue suite d'épreuves. Qui ne refuse pas la lutte surmonte tous les obstacles. Comme Jacob, il est prêt à affronter l'Ange. Et c'est dans notre cœur que se trouve le champ de bataille, le lieu du combat avec l'Ange. L'Ange est l'alter ego du gnostique, son image exilée sur terre, son Soi essentiel qu'il lui appartient de reconquérir de haute lutte. L'Ange est le double, le Jumeau céleste. Il n'est de plus beau combat que celui de la conquête de soi-même : “ C'est ce qu'il faut entendre par la lutte de Jacob avec un homme... Jacob s'était montré fort en tentant de conquérir cet homme à la lutte, ce qui était impossible ; mais parce qu'il avait tenté l'impossible, il fut béni et reçut la révélation. La terre où il se tenait était l'Orient car, à ce moment, Jacob avait reconquis le centre de Soi, se dépouillant du Moi durant la lutte... l'homme rencontré par Jacob était l'image et la présence de l'Homme Premier qu'il lui fallait vaincre, c'est-à-dire reconquérir[118]... ”.

Pour reconquérir le Royaume il suffit de renaître dans l'instant présent, de ressusciter ici et maintenant : “ Et donc c'est par la mort de la mort que peut jaillir la Vie... En chacun, ici et maintenant, par le Christ, cette accession est donnée [119]”. La résurrection est métanoïa, changement de mentalité, éveil intérieur. Qui entend la parole de Jésus ne goûte plus de la mort. Seul peut échapper à la prison du monde celui qui effectue sa métanoïa en laissant s'exprimer sa nature propre. C'est cette dernière qui par delà l'espace et le temps rappelle à l'homme que malgré la chute il participe de la divinité : “ L'espace et le temps vides étant la condamnation inhérente à la chute de Satan, peuplés par la chute

d'Adam, il n'est que des espaces et des temps périssables et bornés. Du moins en va-t-il ainsi de tout ce qui fut créé et qui chuta, non de la part émanée, qui fut emprisonnée dans la gangue chutée, et qui, elle, ne connaît essentiellement ni espace, ni temps, mais à jamais le ici et maintenant. Et donc, ce que nous nommons un espace ou un temps sacré est une image que notre part d'émanation suggère à notre part créée et chutée afin de dessiner dans l'espace et dans le temps des signes qui, de quelque manière, évoquent l'absolu du non - espace et du non - temps[120] ”.

Le gnostique a la nostalgie de l'origine. Il lui appartient d'être à l'écoute de son Soi primordial. Le Prince du *Chant de la Perle des Actes de Thomas* est sauvé par la lettre que lui envoient ses parents. Ce jeune Prince oriental est envoyé par ses parents en l'enfant Égypte (qui représente ici l'Occident) afin de s'emparer de la Perle unique gardée par un dragon. Mais après avoir goûté la nourriture du monde, le Prince se laisse séduire et sombre dans un profond sommeil. Bien qu'il tâtonne dans les ténèbres, il suffit parfois d'un événement fortuit pour que lui revienne brusquement l'écho de sa noblesse perdue dont il garde malgré tout la nostalgie. Et c'est ce signe qui l'invite à remonter la pente, comme cette lettre que reçoit le Prince : *“Je me souvins que j'étais fils de rois, et que ma liberté languissait après sa nature[121] ”.* Aussi loin que l'on aille, c'est toujours au point de départ que l'on arrive. Je croyais chercher l'Un mais c'est l'Un qui me cherchait : *“L'idée d'une quête de l'homme par Dieu est d'une splendeur et d'une profondeur insondables. Il y a décadence quand elle est remplacée par l'idée d'une quête de Dieu par l'homme[122]”.*

En se réveillant, le Prince se rappelle ses origines et sa mission. Il charme le dragon, s'empare de la Perle et regagne sa patrie, *“l'Orient lumineux”.* Une fois chez lui, il rejette son vêtement d'ignorance et revêt son habit de lumière. Cette robe de gloire se présente comme son double, son icône, son essence éternelle : *“J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir : je la voyais tout entière en moi, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique... Et l'image du Roi des Rois y était peinte partout... Je vis aussi palpiter sur elle tous les mouvements de la gnose. Je vis qu'elle se disposait à parler et je perçus le son de ses chants [123]”.*

Le monde est un vaste jeu de reflets qui d'image en image nous permet de remonter à l'image de la lumière, au visage sans image de l'Un. L'image est un support qui disparaît dans la lumière du Père. Dieu est l'essence absolue et non l'image que s'en fait le mental. Il est Tout en tout, la lumière incréée de laquelle procède tout le créé. Derrière le masque du créé, il y a le non-né. Derrière le manifesté, il y a le non-manifesté. Le Repos et le Mouvement ne sont que les deux modalités de l'Absolu, les deux faces du Tout. Dieu qui transcende tout est pourtant immanent en toutes choses, car tout est reflet de sa lumière. Tout vient de l'Un et tout retourne à l'Un. Le multiple procède de l'Un avant de se fondre à nouveau de l'Un, dont il n'a jamais été séparé qu'en apparence. La Lumière de l'Unique pénètre tout d'un unique regard :

“ ... au-delà des images, c'est la lumière qu'il vous faut trouver, c'est elle qui doit vous pénétrer[124] ... ”.

Créée à l'image de Dieu, l'âme revient à Dieu en s'effaçant dans la lumière cachée derrière l'apparence. L'image reçoit son être de son exemplaire : Dieu, l'Un. Dans le silence n'entre aucune image. Issus de la lumière divine, il nous appartient d'y retourner. L'obscurité n'est qu'absence de lumière. L'occultation se dissipe d'elle-même dès que se lève le soleil à l'orient de l'âme : *“ Par cette naissance, Dieu se répand dans l'âme avec sa*

lumière, qui grandit tellement dans l'essence et le fond de l'âme qu'elle s'élançe et déborde dans les puissances et dans l'homme extérieur[125]". La transfiguration de Jésus est dévoilement de la lumière du Père dans le corps du Fils. Lorsque le gnostique reçoit l'Esprit, il retrouve en Jésus sa véritable Identité. Il participe dès lors de sa lumière qui "illumine tout homme venant en ce monde[126]". Il se voit soi-même dans le Père, non pas comme une image mais comme ce en quoi se dissipe toute image. Dans le miroir divin Cela contemple Cela. L'Esprit est le miroir qui révèle au gnostique son propre visage originel, son visage sans image :

*" Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.*

*Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière[127]. "*

AVM

Une telle illumination survient, à en croire les maîtres soufis, dans le " Lotus de la Limite ", lieu subtil où réside l'Ange de l'Annonciation qui de même qu'il s'adresse à Marie se révèle à chaque âme vierge. Selon les *Sept instructions*, c'est en entendant le message de l'Esprit Saint que Marie est fécondée par le Verbe. Qui est sans mental, " pauvre en esprit ", est apte à recevoir l'Esprit. C'est en chacun de nous, ici et maintenant, que se doit répéter cette histoire éternelle : " Et de même que le Christ allait devenir le second Adam afin de transformer la chute du premier Adam en une remontée rédemptrice vers la Jérusalem Céleste, de même Marie devint la seconde Ève afin de porter en elle le Verbe, ainsi que l'Archange lui annonça par le AVM ". Par le AVM (Ave Maria), l'Ange rend la Vierge Mère. La salutation à la Vierge est incarnation de l'Esprit dans la chair : " Mais par la Vierge fécondée par le AVM de l'Esprit, le Verbe s'est fait chair et est venu parmi nous[128] ".

Le AVM est l'Alpha et l'Omega, le point de départ de l'occultation mais aussi l'occasion de la Révélation à travers l'Initiation. Remarquons à ce propos qu'un mystérieux fil relie à nouveau l'orient et l'occident puisque l'abréviation du Ave Maria est expressément assimilée au symbole du Verbe en Inde, le AVM originel : " AVM est le Brahman suprême. AVM est le Brahman non-suprême [129] "; " AVM, le Verbe, est tout ce qui fut, tout ce qui est et tout ce qui sera... tout est AVM et tout ce qui transcende le temps, assurément, tout cela est AVM[130] ". Ainsi que l'a souligné René Guénon[131], le AVM chrétien se décompose en trois lettres latines qui correspondent exactement au monosyllabe hindou AVM et symbolise le principe, le milieu et la fin : " Ainsi le AVM, son primordial soufflé dans la conque virginale, est le tissu sur lequel toute manifestation repose, et la création chutée aussi bien, l'espace et le temps qui sont partie intégrante de l'état chuté, reposant malgré cela sur AVM, sans qui ils s'effondreraient... ; Par le AVM commence l'Alpha. Par le AVM commencera l'Omega. C'est le AVM que nous entendrons à jamais, dans le Saint des Saints de l'Unité de l'Unique Un, seul Dieu au Nom imprononçable, à la Face inexprimable[132] ".

Les Sept Instructions nous offrent l'une des plus originales manifestations de la Tradition universelle. Elles témoignent de la persistance d'une transmission gnostique à travers les âges. En effet : " ...la Gnose a été transmise à un petit nombre depuis les Apôtres par la succession de maîtres[133]... ". Tout en récusant

les différents systèmes purement intellectuels dérivés des diverses écoles du gnosticisme au cours des premiers siècles du christianisme, l'auteur de ce traité se réfère expressément à cette Gnose éternelle qui s'exprime à travers les paroles de Jésus. La Gnose ne peut qu'être vécue, expérimentée de tout son être par le gnostique. Elle ne peut être figée dans aucun concept. Elle ne relève d'aucune catégorie mentale : *"Ainsi le chemin que le Christ nous a montré est une vérité pratique dans le temps même qu'il est le plus troublant des secrets. C'est par la méthode révélée que nous approcherons à la fois de cette vérité et de ses secrets. Telle est notre foi. Elle est connaissance, amour et joie. Et donc, ceux qui parleront de Gnose, s'ils ne professent pas cette foi, n'appartiennent pas à la connaissance et à l'amour, et ne seront pas embrasés par la Joie. Ils errent dans des systèmes qui peuvent séduire l'intelligence ou le sentiment, mais qui ne peuvent transformer leurs adeptes qu'en éternels cherchants, tandis que ceux qui cherchent dans le Christ, trouvent et se transforment sur le royal chemin de l'Homme Premier et du divin, comme il est écrit : 'Cherchez et vous trouverez. Frappez et l'on vous ouvrira' [134].*

*

Notes :

- 95 *Sept Instructions* p. 38.
- 96 Chrétien de Troyes, *Perceval*, Folio, Gallimard, p. 159.
- 97 *Sept Instructions* p. 61.
- 98 *Sept Instructions* p. 40.
- 99 *Sept Instructions* p. 37.
- 100 *Sept Instructions* pp. 38-40.
- 101 M. Berthelot, *La Grande Encyclopédie*, Art. Labyrinthe, XXI, Paris H. Lamirault, 1885-1902, p. 703.
- 102 Fulcanelli, *Le Mystère des cathédrales*, p. 63.
- 103 Joseph Campbell, *Les héros sont éternels*, trad. H. Crès, Seghers, 1987, p. 30.
- 104 *Th* 58.
- 105 *Hauz al-Hayât*, in H. Corbin, *En Islam iranien II*, p. 333.
- 106 Eckhart, Sermon 88 *Ave gratia plena...*
- 107 *Les Dialogues de Maître Eckhart avec sœur Catherine de Strasbourg*, Arfuyen, p. 65.
- 108 88 Sermon, Eckhart *Ave gratia plena...*
- 109 101 Sermon, Eckhart *Au milieu du silence*.
- 110 *Sept Instructions* p. 3.
- 111 *Justi vivent in aeternum*.
- 112 *Sept Instructions* p. 38.
- 113 *Sept Instructions* pp. 61 ; 67.
- 114 Farid Uddin Attar, *Mantic Uttair*, XLV
- 115 *Sept Instructions* p. 54.
- 116 *Sept Instructions* p. 39.
- 117 *Sept Instructions* p. 35.
- 118 *Sept Instructions* p. 36.
- 119 *Sept Instructions* p. 24.
- 120 *Sept Instructions* p. 77.

- 121 *Actes de Thomas*, 110, 56.
- 122 „Simone Weil *Lettre à un religieux*, Gallimard, p. 79.
- 123 *Le Chant de la Perle*, trad. Yves Haas, Cahiers Metanoïa, N° 16, 1978, p. 19.
- 124 *Sept Instructions* p. 96.
- 125 Eckhart, Sermon 102, 2 *Où est-il ?*
- 126 *Jn* 1, 9.
- 127 *Th* 83.
- 128 *Sept Instructions* pp. 5-6.
- 129 *Prashna Upanishad* V,2.
- 130 *Mândükÿôpanihad* 1, 1.
- 131 „René Guénon *Le Roi du Monde* IV, note 1.
- 132 *Sept Instructions* pp. 9-11-12.
- 133 Clément d'Alexandrie, *Stomates*, VII, 61.
- 134 *Sept instructions* p. 95-96

Bibliographie :

- Sept Instructions aux Frères en saint Jean*, collection Traités Adamantins, Éditions Arma Artis, 2004
- Me Eckhart, *Les Traités*, trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Éditions du Seuil, Paris, I 1974; II 1978, III 197
- Me Eckhart, *Sermons*, trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Éditions du Seuil, Paris, 1971
- Me Eckhart, *Sur la naissance de Dieu dans l'âme*, trad. G.Pfister, ARFUYEN, Orbey, 2004
- Me Eckhart, *Telle était Sœur Katrei...*, trad. A. Mayrisch Saint-Hubert, Cahiers du Sud, 1954
- Les Dialogues de Maître Eckhart avec sœur Catherine de Strasbourg*, trad. G.Pfister, ARFUYEN, Orbey, 2004
- Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*, trad. Henri Plard, Aubier, 1946
- Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des Béguines*, traduits du moyen-néerlandais par Fr. J.-B. P., Seuil.
- Marguerite Porète, *Le miroir des âmes simples et anéanties*, traduction Max Huot de Longchamp, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1984
- La Théologie Germanique*, Traduction Pierre Poiret, Présentation et notes par Marjolaine Chevalier, Éditions Jérôme Million ; Grenoble, 2000
- Lambsprinck, *Traité de la pierre philosophale*, Bibliotheca Hermetica, Denoël, 1972
- Fulcanelli, *Le Mystère des cathédrales*, Jean-Jacques Pauvert, 1964
- Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, trad. D. Buschinger, W. Spiewock et J.-M. Pastre, C. Bourgeois, 10/18, 1989
- Le monde est dans l'âme, Yoga-Vāsishtha*, trad. du sanscrit de Valmiki par Hari Prasad Shastri, Archè, 1977
- Hymnes de Abhinavagupta*, trad. Lilian Silburn, Institut de civilisation indienne, Ed E. de Boccard, 1970
- Shri Doorgesh Ramsewak, *La Gîtâ, Le Chant éternel*, Les Deux Océans, 2009
- Farid Uddin Attar, *Mantic Uttair ou le Langage des oiseaux*, trad. M. Garcin de Tassy, Éditions d'aujourd'hui, 1975
- Titus Burckhardt, *Principes et méthodes de l'art sacré*, Dervy, 1976
- Henri Corbin, *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Éditions Présence, 1971
- Henri Corbin, *En Islam iranien*, Gallimard I-II 1971, III-IV 1972
- Poggi Colette, *Les œuvres de vie selon Maître Eckhart et Abhinavagupta*, Les Deux Océans, 2000
- B. Barzel, *Mystique de l'ineffable dans l'hindouisme et le christianisme, Cankara et Eckhart*, Cerf, 1982
- René Guénon, *Le Roi du Monde*, NRF, Gallimard, 1958
- René Guénon, *Symboles de la Science sacrée*, NRF, Gallimard, 1962
- Pierre Gallais, *Perceval et l'initiation*, les éditions du Sirac, 1972
- Ringgenberg Patrick, *Miroirs du Moyen Âge*, Les Deux Océans, 2006

Michel Zehnacker, *variation chrétienne : le labyrinthe in Tibet, la Roue du temps, pratique du mandala*, Actes Sud, 1995

Marcel Brion, *Les labyrinthes du temps. Rencontres et choix d'un Européen*, José Corti, 1994


Jill Purce, *La Spirale Mystique, Le voyage itinérant de l'âme*, trad. Carlo Suarès, éditions du Chêne, 1974

Michel Coquet, *Kundalini, le Yoga du feu*, Éditions Alphée, 2009

Michel Coquet, *Linga, Le Signe de Shiva*, Les Deux Océans, 2002

Yves MOATTY

(fin)



Ce qui vient n'est pas né
ce qui s'en va ne meurt pas
Le flux et le reflux ne laissent nulle trace
La joie de vivre ne connaît pas l'aversion de mourir
Le lieu du repos n'est pas inutile
En sort le vivant
Triomphant sans triomphalisme
Il jouit sans s'élabousser
et clame sans aveugler
Un rien l'occulte
un rien le révoque

Il voit sans être vu
qui prétend le voir
ne perçoit que son ombre
Mais qui le voit
n'est autre que lui
toute concurrence bannie
C'est la lumière
qui se découvre lumière
grâce à l'image
pauvreté insipide
pour révéler l'insondable richesse
pauvreté maintenue
pour assurer l'éveil
pauvreté actualisée
pour perpétuer le jeu de la théophasie

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

APHORISMES

Paroles de l'instant

*Comme l'instant
l'éternité n'a pas d'origine*

Pourquoi le paradoxe ?

Parce que l'approche de l'absolu ne se fait pas au moyen de la raison pure.

*

Cultiver le paradoxe est le propre du sage, qui sait que l'instant est à lui et ne lui appartient pas ; et qui apprend ainsi à se couler hors la réalité dans la réalité.

*

Laisse-toi aller au bonheur de l'instant.

*

La peur de l'impuissance induit l'impuissance.
Comme la peur du manque.

*

A quelle réalité appartiens-tu ?

A celle que tu perçois ?

Ou à celle que tu conçois ?

*

Seul est fécond le sommeil profond.

*

Dans le profond sommeil, il n'y a ni désir ni manque.
Seulement la vie.

*

« Je est un autre » dit-on à l'étranger « mais ce n'est pas toi ».

*

Si je n'écris pas, je suis assassin de moi-même.
Et orphelin.

*

Toi qui veux quitter la vie avant qu'elle ne te quitte, sais-tu ce que tu vas détruire
qui ne soit essentiel ?

*

*Vivre l'éternité pour tout lire ?
Mais il suffit d'écrire l'instant !*

Rien ne prendra fin car rien n'a pris effet.

*

Qui parle ? C'est le soi
Et qui écoute puis répond ?
Le soi
Uniquement le soi.

*

Ni déchirement ni désintérêt mais simple détachement.

*

La vie ne va pas sans la guerre.
Ni l'amour sans la vie.

*

Qu'importe le nombre des étoiles ?

*

On domine ce à quoi l'on n'est pas assujéti, même sans avoir rien à lui imposer.

*

L'enfance, c'est la confiance dans les bras de la connaissance.

*

C'est le mental, et lui seul, qui pose des questions.

*

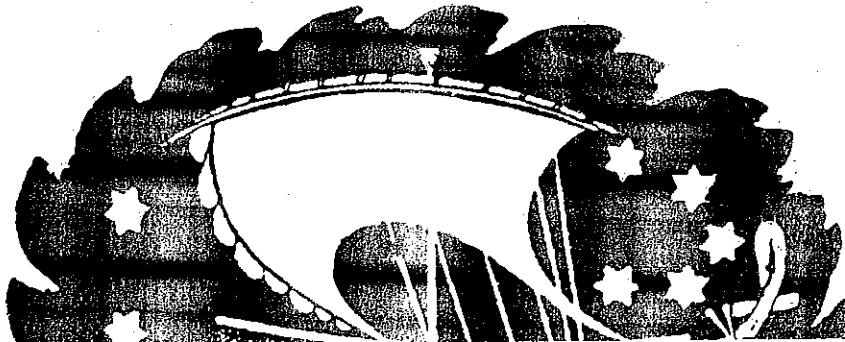
Au fond, chez l'être humain, l'angoisse est plus matérialiste que métaphysique !

*

Le monde qui nous façonne est tel que nous le façonnons.

*

Jacques Lelong





De moi à moi

Le corps libéré du mental fonctionne pour moi
Je suis sa raison d'être. Il n'y a pas eu conversion
ou reconversion. Il y a eu changement de "directif".
Au lieu d'être au service du mental, le corps est
disponible pour ma reconnaissance. Il répond à
chacune de mes sollicitations. Naturellement le
monde ne le sait pas, ce qui nous permet de garder
notre secret. Quand je dis "notre secret", je parle
de cette connivence de moi-même avec moi-même
par le truchement du corps élu, car, bien qu'étant
l'occasion de mon actualisation consciente, il n'est rien
en dehors de moi. Il paraît différent sans l'être en réalité.
J'ai une telle intimité avec moi-même que
tout regard extérieur me serait intolérable. Aussi
ce regard qui m'appelle n'est-il autre que mon propre
regard. Il y aurait comme un hiatus insupportable
si ma reconnaissance pouvait ne pas être immédiate
et fulgurante. Différée, ma révélation ne serait plus
impérieuse ni spontanée. Elle serait entachée des ombres
du mental. Ce réel paraîtrait entravé par le rêve. Le
rien qui permet le tout serait encore quelque chose
même si ce quelque chose était de la nature du rêve. Quand
je dis rien, c'est rien et cela ne saurait donc s'ajouter
au tout qui ne saurait être le Tout si quelque chose
pouvait y être ajouté. La situation serait intenable et
insupportable comme elle l'était en cours d'initiation où
la proximité était un écartèlement intolérable. A partir
du moment où j'y mets fin, je me livre à moi-même
dans un élan où les bras ouverts ne peuvent accueillir que moi.

Les plumes de paon, symbolisent l'immortalité
aux poisons et par extension la résistance
à toutes les séductions du monde.

19.04.93

Emile

BIBLIOGRAPHIE

ANTOINE MARCEL *LE SOURIRE DU BOUDDHA*

Essai sur la Perfection de sagesse
Les Deux Océans, 2011

*

Quelle était l'idée profonde du Bouddha? Que signifie le sourire énigmatique de Gautama Shakyamuni figuré en assise par toute la statuaire de l'Orient extrême, de l'Inde au Japon, dont il nous semble que si nous le comprenions en notre for intérieur, nous accéderions à une véritable intelligence du bouddhisme?

Bouddhas de bois, bouddhas de pierre, de quel éveil témoignent ces silencieux dont nous sentons en nous la résonance, la rime intérieure, comme un sourire appelle le sourire en retour? A cette question, vérité centrale du bouddhisme, peu d'ouvrages apportent une réponse allant au fond des choses comme le fait la Perfection de Sagesse, courant entièrement tourné vers la réalisation de l'Ultime.

Examinant les perfections (pâramitâ) une à une, puis les explicitant au moyen habile des concepts centraux du bouddhisme, le présent traité, parce qu'il les revisite, les repense et les formule dans un langage de raison, éclaircit - au profit du lecteur qui à chaque étape s'y reconnaît - la question de l'éveil. Ce qui, en premier lieu, avait semblé d'un encombrement et d'une complexité extrême devient d'une grande limpidité. Ce que Siddhârta découvrit à la vue de l'étoile du matin, ce en quoi réside la précieuse vision qui fit de lui un bouddha, le lecteur, désobstrué de tout le fatras bouddhique accumulé au cours de siècles innombrables, est ici amené à en avoir l'intuition muette à son tour. En cette reconnaissance, précisément, consiste ce qui est nommé Perfection de Sagesse, vision précieuse reconnue pour vraie.

*

Spécialiste du bouddhisme zen et du taoïsme, Antoine Marcel est l'auteur de plusieurs ouvrages. Il a notamment publié aux Deux Océans : *L'Esprit du bonsaï* ; *L'Inscription chinoise du Zen & L'Appel des grues dans le ciel clair - Eveil, vagabondage et poésie dans la tradition excentrique du taoïsme et du chan*. Il a également publié, sous le nom de Nan Shan : *Recueil de la Colline du Sud* ; *Au Sud des Nuages & Dresser des pierres, planter des bambous*. Il présente ainsi son œuvre : " *Mes livres parlent de la mer, du désert, des arbres et des oiseaux, de voyage et de vie solitaire, mais de l'amour le plus charnel aussi. Les montagnes chinoises, les idéogrammes, les arbres en pot et les jardins sont autant de thèmes particuliers qui me servent à explorer le monde à travers la pensée et la sensibilité d'Extrême-Orient, celle du Taoïsme et du Zen, dont le langage poétique et philosophique est celui de la nature. Les cascades, les rochers, les pins dans la brume sont les signes qui, finalement, me permettent d'accéder à mon propre mystère, qui, à ce point, ne fait qu'un avec celui de mon lecteur : l'esprit.*"

*

Nombreux, parmi les hommes, sont ceux dont l'intuition est que derrière la réalité se cache un Réel. Chacun, utilisant le langage qu'il connaît, le cherche à sa façon et le trouve parfois, mais le plus souvent de façon transposée, incomplète et provisoire. Selon la perspective de la Perfection de sagesse, ce Réel, parce qu'il n'est pas un objet, ne peut être trouvé qu'en retournant le regard vers sa source, et celle-ci ne sera vue dans sa limpidité que lorsque nous-mêmes cesserons de la

troubler. Il y a là une éthique de la responsabilité individuelle, éthique qui s'étend, à mesure que s'éclaire la compréhension, non seulement à tous les êtres, mais au cosmos tout entier. Dans le *retournement du regard*, d'ailleurs, le regard ne s'allant plus conquérir les différents aspects du monde, ce sont les phénomènes eux-mêmes qui viennent nous illuminer. Il n'y a pas autre chose...

(p. 132)

Si l'on en croit l'exemple de Shakyamuni, la voie d'un véritable accomplissement spirituel est *solitaire*. La vie en société, presque inévitablement, active en l'homme un esprit de compétitivité quasiment animal. C'est dans ce contexte que prennent de l'importance les objets physiques comme les objets mentaux, qui servent de parures et d'enjeux dans un monde de transactions incessantes. Transactions non seulement matérielles, mais sans doute bien plus encore en évidence par la psychologie de la communication... Le monde monacal n'échappe que partiellement au phénomène, au prix d'un enfermement dans des règles innombrables. Seul, à l'écart, recueilli, l'homme plus facilement accède à la vision du Réel dans une situation exempte de compétition et d'enjeux. Telle est donc la raison d'être de l'érémisme, auquel le désert est une facilité, mais qui ne peut être un but en soi. Le bodhisattva médite dans sa grotte de montagne, mais on le trouve aussi au marché aux poissons. Le domaine d'excellence de la Perfection de Sapience est la vie ordinaire, il faut y retourner...

(p. 133)

Arrivé à l'extrême de la voie bouddhique, faire encore un pas en avant. Ce pas, si nous le faisons, si nous l'avons fait, est un saut dans le vide, et ce saut nous ramène à ce qui a été nommé *visage originel*, face vide de la sagesse transcendante. Il s'avère, alors, que plutôt qu'une voie, le paradigme du bouddhisme est un cercle - qui sait, une spirale - et ce n'est que selon une deuxième révolution que les pāramitā pourront être réellement pratiquées, à partir de la prajñā-pāramitā elle-même. A ce point on comprend aussi qu'il n'y a rien depuis l'origine, et que tout ceci n'est donc que pauvres images, habiles subterfuges destinés à nous mettre en mouvement vers une direction dont on ne peut en réalité rien dire, mais qui cependant importe extraordinairement.

(p. 135)



Ratnasambhava

Ratnasambhava, le Seigneur du Sud, symbolise la générosité. Il tient dans la main le Cintamani, joyau qui exauce les vœux. Il oeuvre pour les besoins matériels mais entoure également d'amour tout ce qui vit.

POESIES

*

PETITE COMETE

*le monde entier est lui
mais le voyant où est-il*

Rûmf
Rubâi'yât VIII

floraison de petites comètes
posées tel un diadème
à la saison des uchronies
parmi les songes des mers du sud

émue comme autrefois
une orchidée suscite
nos deux cœurs enlacés
sur un flot d'arc-en-ciel

le tourbillon des sphères
clôt ton regard opale
il n'y a jamais eu
ni vision ni voyant

si ce n'est le parfum
du bleu de notre enfance
qui par delà l'espace
passe sans laisser de traces

Yves

JE SUIS VOUS TOUS

Je suis vous tous qui m'écoutez
Plus quelque chose que je ne sais
Pas plus que vous mais que je touche
Et qui me force à me livrer
Vêtue de nu débarrassée
Autant de vous que de moi-même

Elsa Triolet



Serpent, réminiscence des rites
bouddhiques de fertilité.
Les Naga sont toujours consid
dans la tradition tibétaine comme
Dieux des eaux, Gardiens des texte
la Loi de Bouddha.

Qui traversait
Entre l'air et l'air,

Qui marcherait dans le pas
De l'incertain,

Qui serait ainsi
Pèlerin sans chemin, sans bagage
Ni regard,

Celui-là approcherait peut-être les grands vides

Et
La lumière du réel.

Yves Namur

Ne peut parler gnose que celui chez qui le processus
a pris fin, en d'autres termes, celui qui revenu à l'état
d'avant le processus.

Il sait qu'il n'y a personne parce qu'il s'est rendu compte de
sa non-existence.

Il se prête au jeu de la liquidation de la personne sans faire
acceptation de la personne.

Même s'il n'y paraît pas, tout est admirablement maîtrisé.
Le retour s'effectue avec l'aisance de la sortie ; même si les
apparences sont alarmantes.

Emile Gillibert

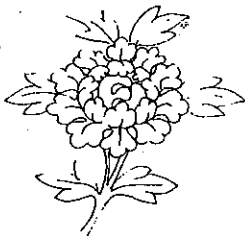
Ne peut parler gnose que celui chez qui
le processus a pris fin, en d'autres termes,
celui qui est revenu à l'état d'avant
le processus.

Il sait qu'il n'y a personne parce qu'il
s'est rendu compte de sa non-existence.

Il se prête au jeu de la liquidation de la
personne sans faire acceptation de la personne.
Même s'il n'y paraît pas, tout semble être
admirablement maîtrisé.

Le retour s'effectue avec l'aisance
de la sortie, même si les apparences
sont alarmantes.

Emile (12.9.1985)

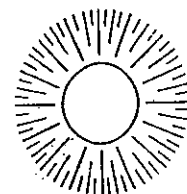


TSIRIBINA

*tel est le fleuve debout sur le désert
et qui danse*

Jacques Lelong
(Ogres)

longues gousses de bois noir
bruisant sans faire de bruit
soupçon de soie froissée
crissant entre tes doigts



bois noir écho du soir
cliquetis de cymbales
valse lamelles d'or
ruisselant de soleil

au fil de l'eau pas un nuage
cri du coucale dans les roseaux
quelque chose plonge mais ce n'est rien
que le chant du silence

et dans ce grand silence
où se niche la fête
nul ne connaît ton cœur
nul ne sait ton bonheur

ma joie n'est à personne

Yves Moatty

*

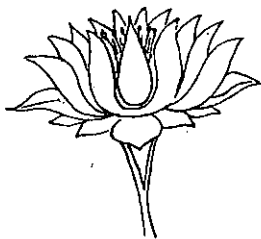
Je suis partout
Je suis toujours
demain
pas plus qu'hier
n'a de sens
ailleurs a froid
de n'être pas ici



Ma main sur ta hanche
façonne les univers
le geste me dévoile
soulevant le voile
de ta méprise
n'aie crainte
le charme ô pie
à ton insu

Je suis l'unique
ma présence est absence
de ce qui n'est pas moi
tu es de n'être pas
autre que moi
tu dis "Je suis"
pour le bonheur de me nommer

JE
et de laisser exprimer
une conjugaison
des modes et des temps
désormais durannée



Padma

Lotus ouvert, lotus du jour. Il peut être
de toutes les couleurs sauf bleu, il sym-
bolise le détachement, la pureté.

BEMAHARA

*à l'extrême crête indéfiniment
tenter la chute*

Jacques Lelong
(Nef)

hauts pics déchiquetés
par la pluie et le vent
masques de calcaire blanc
où passent les images

engoulevent des grands tsingy
à l'extrême précipice
perché sur une aiguille
sans souci de l'envol

dentelles de blanche soie
que tissent les nuages
vague surgie des mers
sans se soucier du temps

fine écharpe où défilent
les ombres et les lumières
ton visage est dans mon cœur
car ton visage est sans image

*

Utpala

